

5 fr.

MARIUS LARIQUE

**DANS**

**LA BROUSSE**

**AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE**  
*(INÉDIT)*



no 20

**COLLECTION SUCCÈS**

DANS LA BROUSSE  
AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE

MARIUS LARIQUE



DANS  
LA BROUSSE  
AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE  
(INÉDIT)



PARIS  
LIBRAIRIE GALLIMARD  
5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN (VII<sup>e</sup>)

*Guyane française (1933).*

I

L'ORAGE SUR LE FLEUVE

Le séjour n'était plus possible à Kourou. Aux attaques nocturnes des moustiques en bataillons pressés, s'étaient joints les hommes.

Pour la dixième fois, des gendarmes, des surveillants militaires réclamaient mes papiers, me suivaient, me traquaient de leurs importunes questions et de leurs revolvers, en bandoulière certes, mais qui pouvaient, d'un petit geste tout simple,

tout menu, devenir de bruyants et dangereux contradicteurs. Mon guide surtout, Francis Dumont, libéré quatrième deuxième, réformé à cent pour cent durant la guerre, et qu'une peccadille avait, en 1922, envoyé pour cinq ans au bagne, mon guide craignait tout. La bonté de l'adjoint au maire de Kourou, celle aussi du secrétaire de la mairie, M. Saint-Ange, ne pouvaient plus me retenir ici. J'avais vu ce que je voulais voir : les chantiers meurtriers de Pariacabo, de Gourdonville; le camp des Roches, les cafétiers et les cacaoyères de Kourou. Mon plan était de pousser maintenant à l'intérieur de la brousse, du côté de Tonnégrande et de la Montagne de Plomb pour arriver dans un de ces camps où des évadés du bagne vivent comme des sauvages, chassent les papillons et les bêtes fauves, cultivent le manioc et cherchent de l'or.

Dumont, trop faible et ne sachant pas conduire une pirogue, ne pouvait être le chef de cette expédition pénible et dangereuse. Mais c'était un négociateur habile et qui connaissait tout le monde. Il eut vite fait de trouver à Kourou le libéré quatrième deuxième qui devait être l'homme de la situation. Pour cinq cents francs, et à condition que « je fisse les vivres », Bernard — ainsi nommerai-je l'oiseau rare — se chargeait de nous mener vers l'un de ces camps dans la brousse. « Sans compter, ajoutait-il, que je vais retrouver là-bas des *poteaux* de l'île Royale et de Saint-Joseph. »

\*  
\*\*

Tous les détails furent réglés, une nuit, dans l'arrière-salle d'une des boutiques de Kourou tenue par un Chinois qui me nour-

rissait depuis trois jours de pain séché, dur comme de la brique, et de morceaux noirs et douteux d'un buffle.

De son vivant, cet animal avait dû travailler comme cent forçats, pour atteindre ce degré de dureté qui défie les mâchoires et même les couteaux.

Au surplus, l'arrière-salle du Chinois était puante; des remugles violents accablaient les narines; il n'y avait pas de glace pour les punchs; ce que le tenancier appelait son champagne était inqualifiable; Bernard avait une mine de bandit calabrais à faire peur, et il flottait autour de cela une atmosphère louche de contrebande, de recel, de crime qui faisait bien augurer de la suite. Hormis certains débits du village chinois de Saint-Laurent où sainte le meurtre, de toutes les planches noires et disjointes, je n'ai jamais rien vu d'aussi sinistre. Dumont m'avait bien

choisi mon repaire et il avait eu la main heureuse pour le guide. Tout s'accordait parfaitement, se fondait harmonieusement et me faisait regretter avec force mon respect de la vie même d'une canaille et d'être sans armes.

Le tafia, au bout de longues années, avait patiné la voix de Bernard. L'intonation spéciale de Belleville (où il était né cinquante ans plus tôt), après passage sur ses cordes vocales éraillées par l'alcool, m'arrivait aux oreilles comme un bruit de casseroles fêlées qui s'entre-choquent. Aussi, son argot n'ayant guère bougé depuis trente ans qu'il était au bagne, je n'y « entravais » que peu de chose, mais j'avais l'intuition qu'il voulait me dissuader de m'enfoncer dans la forêt tropicale, où les dangers étaient grands et les souffrances pires. Je pensais qu'il voulait mettre ses services en relief et qu'il dési-

rait un peu plus de cinq cents francs. J'offris une nouvelle bouteille de liquide.

Je sous-estimais gravement l'honnêteté de cet ancien forçat, car j'allais bientôt m'apercevoir qu'il était plus soucieux de ma santé, de ma tranquillité que de son portefeuille...

\*  
\*\*

Un soir, tout se trouva prêt. Les boîtes de conserves, les litres de vin, le bocal d'allumettes et l'estagnon de pétrole se trouvèrent à l'arrière de la pirogue faite d'un tronc d'arbre et si étroite que le moindre mouvement risquait de faire tout chavirer. Deux noirs se tenaient à l'avant. C'est, en Guyane, le moteur des embarcations. Sans eux, le Maroni, le Mana, le Sinnamary, le Kourou, le Tonnégrande et tous les fleuves de Guyane défendraient

mieux la brousse mystérieuse et les riches placers, faubourgs de Manao d'El Dorado, la ville du roi Doré qui prenait des bains d'or liquide, que les lianes surnoises, les savanes noyées, les sauvages Roucoyennes ou la captivante Maman di l'Eau, qui se cache dans les gouffres, ne le sauraient faire. Ce sont des Boschs ou Bonis. Ils ont un chef : le Grand Man, et une mission : faire passer les *sauts* aux pirogues.

A l'arrière de l'embarcation se dressait, pas très haut, — pour ne pas accrocher, en roulant sur les fleuves, les tunnels de branches ou de lianes sur lesquelles se balancent les singes rouges et les serpents mouchetés — une toiture cintrée en feuilles de palmiers, ce qu'on appelle ici un *pomakari*. Cela sert à abriter des orages les mets précieux et, des rayons verticaux du soleil, la tête fragile du voyageur blanc.

C'est à la crique Anguille, sur le Tonné-

grande, que nous avons pris rendez-vous et que nous attendait Bernard. Maintenant, ce lieu de rassemblement, pour une expédition à caractère douteux, serait interdit : la crique Anguille est envahie par les déportés indochinois. Ils ne sont pas méchants, mais ils sont gardés par des fils de fer barbelés, des tirailleurs sénégalais et des surveillants militaires, et ceux-ci ne manqueraient pas de s'inquiéter de cette pirogue, de cet étranger, de ces deux forçats. Un peu avant six heures, dans ce court crépuscule qui ne dure pas plus de dix minutes, en Guyane, l'embarcation fut décollée de la vase des palétuviers, et les moteurs humains furent mis en marche. A l'arrière, Bernard, qui sait tout faire, tenait le gouvernail. La lutte était rude contre les assauts du fleuve, contre ses traîtrises. Des troncs d'arbres lancés contre la pirogue la briseraient sans l'habileté des noirs Bonis

et de ce forçat de Bernard; la vase des palétuviers, plus sournoise encore, réclame encore plus d'attention. Il ne s'agit pas de se laisser prendre dans les mille bras des rianes du bord, car on n'en sortirait plus. C'est un peu plus héroïque qu'une promenade sur la Seine en bateau-mouche, mais c'est infiniment plus pittoresque.

Tandis que le pagayeur bosch, nègre musclé, beau et solide comme le bois d'ébène de sa pirogue, semble invoquer debout, tête nue, face au soleil ardent, le dieu du fleuve, tandis qu'il verse dans l'eau un peu de tafia précieux afin de conjurer l'esprit du mal, toute la forêt vierge s'éveille. C'est un concert étrange, inouï. Des loutres s'ébattent dans l'eau avec d'effroyables clameurs; des perruches, des perroquets aux mille teintes mènent dans les hautes branches des arbres géants un assourdissant tapage. Les singes rouges les



accompagnent infernalement; les singes verts crient; les rats-agoutis grincent; les serpents glissent en sifflant dans les arbres. Et quand l'oreille est enfin rompue à cette orchestration fantastique, elle distingue les sons purs des petits oiseaux multicolores et le long miaulement enfantin des chatstigres, le rauque halètement du puma, les sourds grognements des porcs-patiras qui passent près de la rive en une bande affolée, tumultueuse.

Parfois, on croise une pirogue. Ce sont alors des cris, des appels stridents et des rires d'enfants, sonores comme des claques sur une chair dure. Elle est chargée de *maraudeurs* qui retournent à Cayenne vendre leur or et rattraper, en folles orgies, leur abstinence et leurs privations de deux, trois mois, loin de la côte, parmi les bêtes féroces et la nature sauvage. Ils ont, durant des semaines, fouillé les criques,

dans l'eau et la boue jusqu'au ventre; ils se sont nourris de couac et de morue séchée. La fièvre a creusé leurs joues jaunes comme des coings; les moustiques ont dévoré leur peau; des ulcères ont creusé leurs jambes; la nuit, les vampires, souvent, les ont éveillés. Ils les chassaient de leurs mains affaiblies et qu'ils ont retirées, gluantes de sang, de leur sang pompé par la bête immonde. Ils se sont unis pour garder nuit et jour, armés de fusils, la crique fabuleuse où l'or coulait. Il y avait de tout parmi eux : des noirs; des Hollandais venus de Paramaribo; des Anglais descendus de Démérara; des libérés faméliques; des forçats terribles. Ils ont, durant des semaines, mêlé leurs tragiques destinées. *Maraudeurs*, c'est le nom qu'on leur donne et qui répond bien mal à leur âme farouche, à leur cœur sans pitié. La maraude, chez nous, c'est un petit larcin

que commet un pauvre diable de chemineau, quelque inoffensif crève-la-faim. En Guyane, la maraude c'est la grande aventure héroïque de l'or, en marge des placers régulièrement gérés; c'est le travail infernal, meurtrier, et c'est la défense de la vie; c'est le crime permanent; c'est la mort, sans cesse rôdant autour de ces camps prodigieux.

La pirogue est déjà loin que j'entends encore les cris joyeux de ces hommes qui rentrent dans la vie et fuient les lieux vers lesquels nous allons, par curiosité professionnelle et non pour laver la terre, et non pour ramasser le métal précieux avec lequel on frappe les monnaies et dans lequel on cisèle les vaisselles des rois ou des milliardaires, les ornements d'autels pour les dieux et les objets d'art pour les raffinés.

Parfois aussi, la forêt vierge est déchirée

d'un minuscule accroc; c'est un abatis au centre duquel apparaissent un, deux, trois carbets d'où sortent des femmes noires et des enfants nus qui nous font de grands signes avec leurs bras maigres et qui trépignent et crient. Puis, le soir tombe. Il faut y prendre garde. En Amérique équinoxiale, la nuit vient tout d'un coup, sans avertissement. Or, la nuit, sur le fleuve, c'est la mort. C'est la mort contre les bateaux d'arbres, c'est la mort contre les plages pestilentielles de vase, dans les lianes des palétuyviers qui bordent le fleuve, sur les rives. Nous avons trouvé un carbet abandonné dans lequel j'ai tendu mon hamac et ma moustiquaire.

Bernard et Dumont ont allumé un feu pour que les fauves et les serpents n'approchent pas. Les deux noirs bonis se sont accroupis autour et les voilà qui dévorent le pain, mou comme une bouil-

lie, les sardines, le cassoulet en conserves. Ils ne sont pas habitués à des mets aussi fins. Ils arrosent de tafia cette nourriture exquise. Le feu et l'alcool font luire leurs joues et leurs yeux. Une partie de la nuit, ils vont chanter une mélopée triste et monotone qui exaspère Bernard.

— Si vous êtes réveillé avant nous, ne vous levez pas, ne bougez pas de votre hamac, m'a recommandé Bernard; vous pourriez poser vos pieds sur des serpents; ça n'est pas plaisant.

Je pense bien.

\*  
\*\*

Cette seconde journée fut affreuse. Je ne parle pas des sauts que nous eûmes à franchir. Les bonis alors firent merveille. A quelques brasses des roches autour desquels les remous bouillonnants avaient

saisi notre embarcation, ils abandonnaient leurs pagaies. D'un même bond, ils sautaient sur ces roches et, crispés sur la pierre, tendus en un effort immense, ils tiraient la pirogue, et peu à peu ils la décollaient de la pierre.

La chaleur était insupportable; chaque coup de pagaie à présent soulevait des larves d'anophèles et les moustiques s'abattaient sur nous. Je les écrasais sur ma figure et je retirais mes mains pleines de sang; les chevilles me brûlaient intolérablement; je m'égratignais à coups d'ongles rageurs; allongé dans le fond de la pirogue, Dumont gémissait et me maudissait. Insensible à de si faibles maux, Bernard tenait toujours la barre, mais s'inquiétait de sentir venir l'orage, qui le faisait trembler de frémissement nerveux.

Vers cinq heures, l'orage éclata.

Les éclairs ne s'interrompaient pas et

quand, un peu plus tard, ce fut la nuit noire, ils éclairaient le fleuve et les rives, autant que le soleil en plein midi. Le vent déracinait les arbres qui tombaient en un épouvantable fracas, entraînant et écrasant toutes les végétations à leurs pieds. Les bêtes de la forêt s'étaient tues; du moins n'entendait-on plus leurs cris, dans ce bruit d'Apocalypse. Les branches brisées, les arbres foudroyés couvraient même le roulement du tonnerre. Il était grand temps d'aborder. Par chance, un abatis n'était pas loin. Il fallut une heure pour y parvenir, et en quel état! Nous étions trempés et si les vivres n'avaient été, par une sage précaution de Bernard, placés dans des caisses fermées, nous aurions bien risqué de mourir de faim.

Une famille d'Indiens nous a recueillis. Les braves gens! Quand l'orage eut cessé, ils voulurent bien nous conduire jusqu'à

une agglomération d'une vingtaine de car-bets dont nous ignorions tous l'existence : un petit village dans la forêt vierge.

II

CASINO... CASINO...

Les carbets du village construits en lattes de bois Gaulette — un arbre dont le tronc se laisse évider très facilement — étaient recouverts de feuilles de palmiers entrelacées et de feuilles de ouaïe dont les tiges sont flexibles, résistantes et qui servaient naguère à bâtonner les esclaves hurlant sous les coups : « ouaïe, ouaïe », d'où son nom.

L'un d'eux, plus vaste que les autres, et un peu plus beau, avec un plancher grossiè-

rement travaillé à la hache, était pompeusement appelé le Casino. C'était là que les maraudeurs venaient dépenser leur poudre d'or avec des Doudous. Ce soir était jour de fête. Ils avaient bien choisi leur temps pour danser le *casseco*, une danse de Guyane au rythme échevelé et qui casse le corps. Il y avait là des femmes noires, des créoles presque blanches, des Hindoues, des Chinoises et des faces patibulaires que Bernard reconnut.

Au vacarme du *cha-cha*, boîte en fer-blanc renfermant des clous, instrument indispensable d'un orchestre pour *cassero*, qu'un noir aux yeux exorbités secouait frénétiquement, tandis qu'un autre, en chantant, frappait sur un tonneau recouvert d'une peau de singe, les Doudous dansaient aux bras des maraudeurs. Avec leur peau fine, leur poitrine ferme pointant sous la robe légère, leurs reins cambrés, leurs

jambes nues, un madras, gracieusement enroulé autour de la tête, fières comme des impératrices, un peu de graines noires de vanillier écrasées sur la joue et sur le menton, en guise de parfum, elles avaient grand air; elles se lançaient à corps perdu dans le frénétique *casseco* ou s'abandonnaient aux voluptueuses langueurs d'une danse qui ressemble un peu à la valse lente. Cela dura toute la nuit.

Je sais que d'habiles commerçants ont introduit en France une danse exotique qu'ils appellent la biguine. Ce n'est pas seulement le nom qui diffère; la biguine est une tout autre affaire. Je l'ai vue danser dans les bars de nuit du Montparnasse, dans des établissements de Montmartre et même rue Blomet, à ce bal nègre où l'on s'efforce de retrouver la couleur locale. Mais je n'ai pas — il s'en fallait — reconnu le *casseco* des Folies-Bergères à Cayenne,

ni surtout celui qu'on dansait une nuit d'orage, dans un coin de brousse, sur un plancher mal équarri.

Il n'y avait pas d'agents à la porte, ni d'électricité, ni de décors dessinés par un artiste parisien. Les musiciens n'avaient pas de beaux habits noirs ni des cols empestés. Les colliers et les bracelets des Doudous n'étaient pas de perles mais d'or natif. Le suif, le musc et l'âcre senteur de la sueur des mâles chargeaient lourdement l'atmosphère d'odeurs mêlées. C'était sauvage, infernal; ce n'était plus une danse, mais une bataille; les croupes bondissaient; les ventres des femmes repoussaient le dur assaut de l'homme. Une brutale frénésie cambrait les reins, tendait les muscles des danseurs. La boîte à clous menait un train d'enfer et la peau de singe vibrait sous les coups furieux du musicien. Un autre, pour augmenter le

vacarme, pour que grandît la folie collective, tapait de son bâton l'estrade de l'orchestre.

Le tafia coulait à pleins verres; les yeux des hommes devenaient sanglants; les rires des femmes, convulsifs. Mais rien, ni l'alcool, ni la fureur d'amour qui dominaient cette salle et tenaient sous cette double étreinte criminelle tous ceux qui étaient là, ne cassait le rythme fou.

Parfois, je demandais à Dumont de sortir un instant. La fièvre me gagnait. Il me fallait un peu d'air, un peu de calme pour reprendre le contrôle de mes nerfs déréglés et ne pas me laisser affoler, submerger par la démence hypnotique qui régissait le Casino. Dehors, la grande forêt vierge semblait dormir. Les bêtes sauvages, éloignées par ce bruit ou muettes de peur, ne décelaient plus leur présence.

De la terre montait une buée lourde, suffocante.

— Ne restons pas ici; il fait encore plus chaud que là-dedans. C'est moi qui paye un punch.

Pauvre Dumont! Je m'en voulais d'avoir entraîné tes poumons fragiles et tes muscles minces dans cette aventure, et je rentrais et c'est moi qui offrais le punch.

Bernard, lui, avait retrouvé là un ancien bagnard, un évadé qu'il appelait Crocodile.

Crocodile venait de Grand-Gakaba, un village près des rapides de Poligoudou sur la rive droite du Maroni, le fleuve qui roule de l'or et sert de frontière entre les Guyanes française et hollandaise. Condamné à mort pour meurtre, Crocodile était maintenant le plus doux et le plus honnête des hommes. Par exemple, il

n'avait pas une figure qui plaider en sa faveur. Ce n'est pas pour rien qu'on l'avait surnommé Crocodile. Il semblait féroce avec sa mâchoire inférieure proéminente, son front étroit, ses yeux durs, avec sa peau safranée. Les fièvres le rongeaient et, parfois, il grinçait des dents. Un accès, et non de la fureur.

Il racontait plaisamment qu'avant son départ de Grand-Gakaba il avait assisté à l'échec d'une mission de gendarmes envoyés là par le Gouverneur. Les deux gendarmes avaient été désarmés, ficelés, mis dans une pirogue et reconduits à Saint-Laurent-du-Maroni. Ce qui amusait beaucoup Bernard qui, depuis fort longtemps, a cessé toute relation amicale avec la maréchaussée et ce qui ne déplaisait pas à Dumont. Près de nous, cependant que les couples tournoyaient, des hommes jouaient aux cartes, en buvant du tafia, de la bière

anglaise ou de l'anisette. Des disputes éclataient souvent; des poings se levaient; des couteaux, à deux reprises, sortirent des poches mais, ce soir-là, les choses s'arrangèrent.

Il n'en va pas toujours ainsi. Il arrive qu'un Chinois trop âpre au gain soit trouvé étranglé près de sa case ou qu'un maraudeur trop habile au jeu pourrisse dans la vase d'une savane avec un couteau dans la poitrine.

Entre parenthèses, je recommande fortement aux neurasthéniques, aux blasés qui cherchent une excitation factice dans les établissements de nuit, dans les lieux de Paris où, dit-on, l'on s'amuse, les nuits dans les « casinos » guyanais. En ces endroits, faire la « bombe », cela signifie quelque chose; ils vivraient dangereusement, des heures qu'ils gaspillent — ces idiots fatigués.



La nuit s'écoula; au matin, les singes hurleurs et les oiseaux paraquois recommencèrent leur concert; le soleil était ardent. Les arbres abattus en grand nombre rappelaient seuls le violent orage de la veille.

\*  
\*  
\*

Nous avons remonté le fleuve jusqu'à une crique où Bernard nous a conduits.

— C'est là.

Les deux noirs payeurs ont trouvé à se loger, jusqu'à notre retour, dans une famille de leur tribu qui vit, je me demande comment et de quoi, qui cultive, je crois, le manioc, récolte un peu de café et — comme tout le monde en Guyane — cherche de l'or, du balata et des bois de rose. Je soupçonne aussi ces noirs, maintenant que je sais qu'un camp d'évadés n'est

pas loin, d'aider au troc des marchandises entre Tonnégrande, entre la côte et les forçats en rupture de ban.

C'est leur affaire. Qu'ils se débrouillent avec leur conscience (je suis bien sûr qu'elle ne leur reproche rien) et les gendarmes qu'un de ces jours l'Administration pénitentiaire, soucieuse de ne pas perdre ses forçats, lancera vers leur misérable carbet. Nous avons laissé à nos deux noirs un peu d'argent, des billets de banque français qu'ils n'ont pas refusés, ce qui prouve qu'en faisant même beaucoup de chemin on ne peut arriver à trouver une âme pure, une âme assouvie, que la soif du capital ne torture point; nous leur avons laissé des vivres, du tafia et l'ordre de nous attendre là trois ou quatre jours. Ils avaient de quoi manger et s'enivrer durant une semaine.

— C'est le meilleur moyen de les retrou-

ver; c'est la certitude à la place, a gouaillé Bernard qui connaît bien les hommes et sait le prix à mettre pour maintenir leur fidélité.

— Je me fie à vous; ne ménagez rien, Il ne faudrait pas qu'ils remontent à Tonnégrande, sans nous. Je veux bien voir les évadés, mais je ne veux pas finir mes jours parmi eux.

Et Dumont suivant Bernard, moi suivant Dumont, notre mince caravane s'est enfoncée dans la Forêt...



Elle est d'apparence inviolable, sans chemins visibles, sans aucun repère pour moi, la grande, la mystérieuse forêt vierge de Guyane.

Il est à peine sept heures. Bernard porte

un fusil, un sabre d'abatis, deux musettes pleines de vivres. Avec Dumont, nous nous étions partagé le restant des provisions et cela tirait rudement sur nos épaules. Bernard marche aisément dans cet enchevêtrement de lianes qui m'enserrent les jambes ou arrachent mon casque, selon qu'elles serpentent à ras du sol rouge ou à un mètre soixante-quinze de hauteur. Dumont geint comme un misérable écorché; il n'a pourtant que la plus légère charge, mais il a laissé à la guerre d'abord, au bagne ensuite, presque toutes ses forces.

Bernard n'hésite presque pas parmi cette inextricable végétation. Une branche coupée, une feuille tournée d'une certaine façon, lui montre que nous sommes sur la bonne piste et ces repères, indéchiffrables pour les profanes, lui suffisent à ne pas s'égarer. Ce qui me stupéfie, car je me souviens de mes retours malheureux des

courses à Longchamp, lorsque, ayant laissé tout mon argent au Pari Mutuel, j'étais contraint de rentrer à pied et de couper au plus court, à travers le Bois de Boulogne, dans lequel, régulièrement, je me perdais.

Avec son sabre d'abatis — le sabre est, en Guyane, la clé de la forêt vierge — Bernard nous ouvre des portes, nous creuse des couloirs que nous traversons un peu courbés, quelquefois en rampant.

Parfois, la brousse hargneuse change de face.

C'est alors, sous des frondaisons que le soleil ne perce pas, une armée innombrable de troncs gigantesques, lisses et droits comme les mâts d'un vaisseau s'élançant à cent pieds dans les airs.

Au-dessus de nos têtes, une voûte, un dôme de verdure qui ne se dépouille jamais. Une lumière d'aquarium éclaire

alors un sol sans végétation, aussi net qu'une allée de parc; un air plus léger facilite alors notre marche dans ces immenses solitudes, au milieu de ce grand silence. C'est, ici, ce qu'on appelle le Grand-Bois.

Puis, la bataille reprenait avec les lianes, avec les orchidées aux larges feuilles, parmi lesquelles erraient des papillons étincelants, avec les branches brûlantes de la liane à feu. Parfois, Bernard, d'un geste vif, coupait en deux un serpent qui rampait encore un peu, avant de mourir.

Notre marche n'avait d'ailleurs pas la régularité d'une épreuve pédestre. Parfois, nous avions des criquets à traverser, Dumont, lâchement, s'affaissait en gémissant et nous laissait fabriquer un passage solide avec des troncs et des branches d'arbres. Encore fallait-il qu'on le secouât et ferme, pour qu'il reprît la brousse. Il

réclamait le droit de « crever là », dans la vase du criquot ou de la savane mouvante, dévoré par les moustiques en attendant que les fauves n'y viennent mettre leur muse et leurs babines; en attendant que les urubus et les fourmis rouges ne viennent finir le nettoyage des os, mieux que ne pourrait faire un naturaliste. Le désespoir de Dumont prenait, ici, un caractère tragique, car, dans la brousse, il n'est pas rare de rencontrer des ossements d'hommes. Que sont-ils? Des évadés qui n'ont pu trouver le camp où ils pensaient rejoindre leurs camarades et qui ont tourné durant des heures, durant des jours peut-être, avec l'angoisse au cœur de retrouver toujours les mêmes lieux; avec la soif et la faim qui leur tenaillaient les entrailles. Lorsqu'ils eurent épuisé leurs dernières forces à crier, ils sont tombés là et les herbes, les branchages pourris,

l'eau saumâtre et puante ont, tout de suite, été leur cercueil. Avant de mourir, ils ont pu voir ramper autour d'eux la faune hideuse qui grouille sur le sol rouge et fangeux de la Guyane. Ce n'est qu'après les derniers souffles de la vie que les grands fauves sont venus... Ou bien sont-ce des chasseurs qui se sont perdus pour s'être trop éloignés de leur poste de chasse, de leur carbet dans la brousse?

Il nous est arrivé aussi de rencontrer, près d'un ruisseau ou d'une mare bourbeuse, un noir, un Indien presque sauvage, accroupi auprès d'un ocelot ou d'un puma qu'il venait d'abattre et en train de dépouiller la bête encore chaude. L'homme nous regardait passer sans pousser un cri, mais on le sentait sur une défensive farouche.

Il nous a fallu près de douze heures pour faire ainsi une quinzaine de kilomètres.

Le jour va finir. Bernard injurie Dumont qui traîne, qui ne cesse de gémir. Il m'encourage avec rudesse :

— Nous sommes bientôt arrivés; vous n'allez pas « flancher comme une gonzesse », tonnerre de Dieu! Si on s'arrête, on est « bon ». Ça vous intéresse peut-être de donner votre barbaque à becqueter aux panthères, aux fourmis rouges, aux urubus? Pas moi!

Ce sont là des arguments que je ne saurais négliger. Pourtant, nous n'en pouvons plus; je titube comme un ivrogne et je sens, derrière la tête, au cervelet, une pesanteur énorme et comme un coup de massue.

— Nous y voilà, hurle Bernard.

Il était temps.

Il a fait entendre le cri du singe rouge. Quelques secondes après, le même cri frappe mes oreilles. Bernard recommence. On lui répond encore.

— Ça va, dit-il.

Et, tout à coup, sans que j'aie rien vu, rien entendu de plus, un homme barbu, déguenillé, à qui Bernard serra la main, surgit devant nous.

— Le chef du camp des évadés de la Montagne de Fer, me présente solennellement Bernard...

bonne foi quand, tout à l'heure, il a déclaré : « C'est là; nous sommes arrivés. »

Le chef, le barbu — je ne connais encore de lui que cette barbe et cette qualité — n'a pas de raisons de nous épargner; il ne nous cache pas que nous sommes encore assez loin du camp, installé sur un plateau à quelques kilomètres d'ici. Il est venu à notre rencontre mais il ne croit pas possible qu'on puisse atteindre le camp, à présent que la nuit nous enveloppe.

— Nous allons passer la nuit dans un carbet qui nous sert de poste de chasse et aussi de poste d'observation. Suivez-moi.

A peine avons-nous fait cent mètres parmi les lianes, que le feu rouge de la lanterne du chef et le jet lumineux de ma lampe électrique éclairaient un abatis, au centre duquel se dressait un petit carbet de

### III

#### LE TABLEAU DE CHASSE

Bernard ne se soucie qu'en gros de la vérité. Nous ne sommes pas du tout dans le secteur de la montagne de Fer, mais à proximité de la montagne de Plomb; le chef des évadés, lui-même, vient de redresser cette erreur géographique. Cent kilomètres de brousse, de savanes noyées, de placers épuisés, séparent les deux montagnes et les deux camps d'évadés.

Bernard considère sans doute que ce n'est rien. En tout cas, il devait être de

fortune, sans porte et si bas qu'il fallait se courber pour y entrer. Il y avait là dedans quelques bancs, une table grossièrement taillés à la hache; aux troncs d'arbres qui constituaient les murs, pendaient des objets hétéroclites : musettes, outres dégonflées; filets de pêche ou destinés à chasser le papillon, estagnons vides, outils de jardiniers et des vêtements : livrées du bagne, à raies rouges et blanches; livrées bleues des libérés; vêtements gris ou jaunâtres d'hommes libres.

— Voilà, pensai-je, un camp prospère si ce n'est là le magasin d'habillement.

Pendant que Dumont et moi préparions le repas, ce qui consistait à ouvrir des boîtes de conserves et à mettre le vin à rafraîchir dans l'eau d'une petite crique voisine, Bernard et le chef tendaient les hamacs entre les arbres. La nuit était belle : on pouvait coucher dehors à la condi-

tion de ne pas oublier la moustiquaire.

La moustiquaire? Bernard et l'autre me regardent avec pitié. Il ne serait pas un peu fou, celui-là, avec sa moustiquaire? Que voulez-vous, vieux forçats au cœur et à la peau endurcis, je n'ai jamais cassé de cailloux sur la route coloniale n° 1; je n'ai pas nettoyé les écuries de buffles à Kourou; je n'ai jamais récolté le café, le cacao ou le poivre à Pariacabo; j'ai laissé à vos frères malheureux le soin d'abattre, sur les chantiers de Gourdonville ou de Charvein, le palétuvier rouge avec lequel on tanne mieux *qu'au chêne* et avec lequel on chauffe les rares machines à vapeur de la Guyane; le wacapou, qui ferait de si belles charpentes et de si bons pavés si la Guyane avait des rues et des maisons; le cœur dehors, invincible pour la confection des traverses de chemins de fer (que n'y a-t-il des chemins de fer, dans notre plus

vieille colonie!); le gaïac, si dur que la hache émousse sur lui son acier; le balata dont la sève est une fortune; l'ébène, si recherché; l'amarante, le courbaril, le bois serpent, le palissandre et l'acajou, le préfontaine avec quoi sont faits les riches meubles de nos millionnaires; le grignon et les cèdres, et le bois de rose dont l'huile, mieux que l'extrait des roses, parfume délicieusement nos jolies femmes; je n'ai jamais creusé la vase pestilentielle du canal Laussat ou les digues puantes de Kourou; j'ai la peau tendre de l'Européen qui débarque et je vous prie de déployer la moustiquaire.

Nous avons fait un bon repas. Le vin était chaud; les conserves de saucisses et de haricots avaient un goût prononcé de fer-blanc; Dumont dormait sur son banc mais Bernard et Sigaut (je connais à présent le nom du chef des évadés) ne

dorment pas. Ils évoquent de vieux souvenirs du bagne, comme on évoque ici les souvenirs de régiment, avec les mêmes mots, les mêmes rires, les mêmes indulgences pour les surveillants féroces que nous en avons pour les sergents imbéciles.

— Te souviens-tu de X... à Royale? Il avait juré d'avoir ma peau. Un jour, je me reposais sous un manguier quand deux mangues tombent de l'arbre. Je me précipite; lui aussi. Moi, j'étais excusable, j'avais faim, mais lui! Crois-tu qu'il faut manquer de dignité. Plus rapide, je m'empare des fruits. Il sort son revolver : « Donnez-moi ça, ou je tire. » Il l'aurait fait, le salaud. Je ne voulais plus aller seul en corvée avec lui. Il aurait simulé une agression, pour me descendre à son aise. Je ne lui en veux même plus.

Sigaut n'est pourtant pas un petit saint. Au bagne, il a tué un homme et c'est de



la prison de Saint-Laurent, où il était en prévention pour meurtre, qu'il s'est évadé. Condamné à mort par contumace en 1917, il tient la brousse depuis ce temps-là. C'est un bail. Il a eu le temps d'attraper les fièvres et une ankylostomiase qui lui fait le teint jaune et les yeux vitreux. Il tient quand même le coup. Les plus mauvais moments sont passés; il a failli crever de faim plusieurs fois; il a risqué de tomber souvent dans les pièges que lui tendaient les papillonnistes — ces alliés des chasseurs d'hommes; il a évité, pendant quinze ans, les morsures des serpents-grages et les fureurs des fauves affamés; il a évité, surtout, les coups sournois des autres évadés qu'à présent il dirige et domine. Tant qu'il a vécu parmi les civilisés, Sigaut fut une bête féroce; maintenant, la brousse l'a assoupli. Ferme, mais juste, il arbitre les différends qui s'élèvent souvent parmi les

évadés. Cet homme frêle, rongé par les maladies de la forêt, est doué d'une farouche énergie dont il n'abuse jamais. Et son vieux cœur de forçat peut maintenant se fondre dans une grande pitié pour les misères des autres. D'avoir vécu dix-sept ans en sauvage l'a ramené vers la nature. Il n'a pas d'inutile sensiblerie, mais il est doux. Il ne parle plus que de choses simples. Il a abandonné la terminologie grandiloquente de presque tous les bagnards et cette manie qu'ils ont de vouloir, tous, être des martyrs. S'il rappelle des bribes de son passé, c'est, toujours, qu'on l'y force et c'est toujours pour vous raconter une simple histoire où la nourriture joue un rôle de premier plan. Il ne dit pas : « Les forçats sont injustement traités », il dit : « Les forçats sont mal nourris; or, on ne peut travailler et rester honnêtes si l'on a le ventre vide ». L'anec-

dote des deux mangues ramassées le frappe davantage que la réclusion à Saint-Joseph, où l'on contracte le scorbut, où l'on devient fou. Il donne à présent à Bernard des nouvelles de son poulailler, qui est superbe. Il a cinquante-trois poules ! Il parle du balata recueilli ; du manioc récolté ; des buffles et de leur lait. Ce n'est plus un assassin ; c'est un fermier de la brousse, un fermier entendu et qui discute avec calme des améliorations à apporter à l'exploitation. C'est lui aussi qui pense à Dumont et à moi :

— Bernard, mon vieux, il faut dormir. Demain, à six heures, dernière étape.



Dormir ! Ce n'est pas facile lorsqu'on est trop harassé de fatigue et lorsqu'on sent autour de soi le fourmillement vague,

inquiétant, de mille bêtes sur lesquelles on ne sait pas grand'chose, sinon que leurs attaques — morsures, piqûres, griffures — sont presque toujours mortelles. Dormir, ce n'est pas facile lorsqu'on devine que rôdent, tout près, des ennemis bien éveillés, malfaisants, affamés et pour qui l'ombre est propice. Tout près de moi, j'entends les ronflements de Dumont ; cela me rassurerait si, n'ayant pressé sur le bouton de ma lampe électrique, je n'avais vu, au-dessus de ma tête, sur la corde même de ma moustiquaire, une énorme araignée-crabe, grise, grasse et velue comme un rat. Elle veillait là, les yeux en l'air, et je n'osais faire un mouvement. Si je bouge, si je secoue mon hamac, elle va tomber de la corde, elle va se cramponner à mon hamac et me piquer à travers la moustiquaire. Or, sa piqûre est mortelle, irrémédiablement...

Deux fois, en deux heures peut-être, j'ai allumé ma lampe électrique. La dernière fois, la répugnante bête n'était plus là. J'ai pu dormir un peu.

\*  
\*\*

Les carabets du camp étaient vides, mais dans celui qui sert de cantine et de réfectoire, Sigaut nous a présenté quelques-uns de ses « hommes » : Vinzini; Griez; Alfred Drouot; le Breton Le Youdec, qui sait saigner le balata; Gulmann, qui veut m'emmener à la chasse; Lenoir, Garanni, Saïd ben Sliman, ben Amar, ben Ali, Mohamed ben Abdallah. Ceux-là vont très loin, par fois, pour laver la terre et chercher l'or. Ils sont tombés un jour sur une pépite de trois kilogrammes. C'est ce qui les a perdus. Depuis, ils ne rêvent plus qu'à l'or. N'essayez pas de leur faire comprendre

que, dans leur situation, ils feraient mieux d'élever des porcs et des poulets, et de cultiver le manioc et les pois de sept ans, que de laver la terre; ils ne comprendraient pas. Lorsque l'insomnie fiévreuse tient leurs yeux ouverts, ils doivent revoir la pépite éclatante, le bloc jaune; ils doivent sentir couler entre leurs doigts la poussière fine et brillante, mêlée de petits graviers scintillants. *Faire un citron, faire un citron!*... Ce n'est pas seulement une expression qu'ils ont empruntée aux nègres travaillant sur un petit chantier des grands bois et qui signifie récolter une quantité d'or qu'on enferme dans une toile quelconque et qu'on malaxe jusqu'à lui donner la forme et la grosseur d'un citron; c'est une maladie qu'ils ont contractée ici, une maladie grave pour ce camp des évadés, mais bien plus grave pour toute la Guyane : c'est le délire de l'or.

Sigaut ne peut rien tirer de ces bicots-là. Ils préféreraient mourir que de cultiver une terre qui est pleine d'or. Il les laisse à leur manie, et comme ils sont courageux et qu'ils rapportent parfois, d'un coup, après des mois d'absence, des petits sachets lourds de paillettes jaunes, avec quoi l'on peut acheter des fusils et des munitions, des ustensiles de cuisine, de pêche et aussi des vêtements, il les laisse libres.

La discipline n'est d'ailleurs pas très grande sur le camp, on s'en aperçoit vite. Les évadés travaillent comme ils veulent, où ils veulent, mais le besoin de vivre les unit en une grande solidarité. Sigaut n'est là que pour rallier ces énergies épargnées, et son autorité vient de sa forte intelligence et de son grand bon sens. Il ne peut d'ailleurs empêcher ni les querelles ni les batailles. C'est ainsi que j'ai vu deux évadés sur le point de s'entr'égorgier pour une

femme. Car il y a des femmes — des noires, bien entendu — et des enfants sur le camp. La brousse n'a pas donné à tous ceux qu'elle a pris la sérénité qu'elle a dispensée à Sigaut. Il subsiste encore, assez peu, m'affirma le chef après cette algarade, des sentiments de civilisés parmi ces hommes perdus pour toujours dans la forêt vierge, sans aucun espoir de revoir jamais un village avec des toitures rouges, un clocher d'église, un petit café où l'on boit des boissons fraîches. Et c'est ainsi que deux hommes se sont battus ce matin-là, sous mes yeux, à coups terribles de sabre d'abattis. L'un d'eux, le torse nu, mince et souple comme une liane, avait dominé presque tout de suite son rival, qu'il tenait à la gorge d'une main, cependant qu'il s'apprêtait, de l'autre, à lui plonger son sabre dans la poitrine. Nous accourûmes. Sigaut, par des paroles, Bernard avec sa poigne, eurent

tôt fait de réduire la fureur des belligérants et de les ramener à la raison.

Sigaut montra de l'humeur que j'aie pu, dès mon arrivée, saisir ce drame. Il s'excusait et trois fois il me répéta :

— Il y a plus de deux ans que je n'avais vu pareille chose. Je vais conseiller à Simon — c'était le nom du plus faible — d'aller faire de l'or avec les bicots. Quand il reviendra, dans quelques mois, ni l'un ni l'autre n'y penseront plus.

L'après-midi n'est pas favorable à recueillir le latex du balata dans la forêt guyanaise. Je n'irai donc que demain. Aujourd'hui, je vais suivre Gulmann, le grand chasseur du camp, qui sait tendre les pièges comme un Indien et dont le coup de fusil est infaillible. Il ne craint pas les fauves et même il les cherche; c'est qu'une peau de conguar ou de jaguar ou même de puma à son prix... S'il passe auprès

d'une crique et qu'il entende les effroyables clameurs des loutres qui s'y ébattent, il s'arrête, me fait signe de ne plus bouger et de l'attendre, car il se méfie du bruit que je fais avec ma lourde démarche d'homme puissant et maladroit, cassant des branches, écrasant des lianes et trébuchant à chaque pas. Rien de plus méfiant qu'une loutre. Ce qui n'empêche pas Gulmann d'en capturer comme il lui plaît, avec des pièges, avec des flèches et même — j'ai vu cette chose incroyable — au lasso. Car jamais Gulmann ne gaspillerait une cartouche pour une loutre. La cartouche, c'est pour le jaguar ou pour le grand serpent, dont la peau viendra en France, chausser les petits pieds des Parisiennes, à moins qu'elle ne serve à renfermer leur boîte à poudre, le bâton de rouge et la dernière lettre de l'amant.

Gulmann n'est pas précisément content

de lui cet après-midi. Il voulait m'épater, mais il n'a pas rencontré de gibier à sa mesure : pas un serpent de grande taille, pas un fauve. Il a bien quelques loutres, un flamant rose, mais ce n'est pas de la chasse; c'est peut-être de la pêche; on ne sait pas ce que c'est : mi-chair, mi-poisson; ça se laisse prendre au bord de l'eau. Pour un chasseur en forêt vierge, c'est humiliant.

Et d'autant plus que Gulmann a rencontré, durant cet après-midi, un Indien formidablement musclé qui venait de tirer à l'arc un magnifique boa, long de dix mètres et plus gros qu'un chien. Il l'avait atteint juste derrière la tête et presque cloué au sol, tant sa flèche avait de force.

— Je sais le faire aussi, ce coup-là, m'a grogné Gulmann. Et puis pourquoi vient-il chasser sur notre coin, ce salopard? C'est chez nous, ici...

Peut-être, mais, en attendant, le boa était à l'Indien, et je crois bien qu'il n'eût pas fallu lui en disputer la propriété. Avec un homme qui dirige ses flèches aussi sûrement, le mieux était d'homologuer purement et simplement le droit de prise et de ne pas en faire une question d'amour-propre.

La forêt est à tout le monde, Gulmann. Elle vous accueille bien, vous, en rupture de ban. Et elle n'est pas si mégère que ça, puisque le soir, devant la cantine, il y avait sur le sol quatre perdrix; dix agoutis qui remplacent avantageusement les lapins; des singes rouges, qui ne seront jamais la base de mon alimentation, car la chair en est gélatineuse et écœurante; un petit caïman, harponné au bord d'une crique et qui, cuit à même la braise, n'en conservera pas moins son insupportable odeur de musc; des serpents, fort mangeables à la condi-

tion que le serveur vous laisse ignorer qu'il s'agit de serpent; enfin, nos prises : des loutres et des flamants roses. Un convenable tableau de chasse, en somme!...

## IV

## L'INQUIÉTUDE AU CAMP

Ce n'est ni Dumont, ni Bernard, ni les singes rouges, ni les perroquets bruyants qui m'ont éveillé ce matin.

Un homme que je ne voyais pas, placé sous mon hamac, donnait dans la toile de grands coups de poings et me balançait en criant :

— Lève-toi, feignant; il est plus de six heures.

Je le savais bien puisqu'il faisait grand jour, qu'il faisait déjà très chaud et que

la sueur, déjà, coulait de mon front en rigoles salées. Mais les bagnards ne m'avaient pas habitué à de tels traitements. Je les avais toujours vus respectueux, parfois même si polis que je me demandais s'ils étaient honnêtes. Que me voulait cet énergumène? Je glissai — non sans peine — mes quatre-vingt-quinze kilos hors de la toile réticente qui brinqueballait de-ci de-là en mouvements désordonnés, augmentés encore par l'inconnu qui s'occupait à me bourrer les côtes. Enfin, je fus à terre. L'homme me regarda, stupéfait. Il tira son large chapeau de paille, joignit les talons et toute son attitude laissa voir plus de respect et de gêne que n'en pourrait montrer une jeune recrue subitement placée devant son colonel.

— Oh! pardon...

J'étais aussi surpris que lui. C'était

Crocodile... D'où sortait-il, celui-là? Par quelle malignité de la Providence, cet homme que je croyais toujours au village des maraudeurs, à deux jours d'ici, venait-il m'éveiller à coups de poings?

— Oh! pardon! Ce fourneau de Dumont m'avait dit que Bertrand couchait ici. Je croyais lui faire une surprise.

— Comment avez-vous fait pour nous retrouver?

— J'ai emprunté une « fileuse » à un Boni. Cela sentait mauvais là-bas; après votre départ, il y a eu un coup dur; un Saramaka un peu serré, je ne sais trop pourquoi ni par qui. Je viens chercher asile ici.

— Sigaut va être content...

— Je m'en doute; c'est pourquoi je voulais voir Bernard pour qu'il arrange les choses; voulez-vous vous en occuper aussi? Un journaliste, ça a du poids.



— Tu parles! Un journaliste dans la brousse, c'est à peu près aussi utile qu'un bébé de six mois dans une mine de charbon.

Quand Sigaut fut au courant, il s'assombrît.

— C'est une méchante affaire. Tu as beau dire que tu n'es pour rien là dedans, il reste la « fileuse » que tu as volée. Nous étions bien avec les Indiens de là-bas et notre ravitaillement se faisait par les Chinois du village. Enfin!

Il soupira, réfléchit et décida qu'il ferait ramener la « fileuse » avec quelques kilos de balata, au village.

— Il faut maintenant gagner ta sécurité. Je sais que tu es surtout un chercheur d'or. Il va falloir, mon vieux, abandonner ta battée et te mettre au balata...

Beaucoup de gens, en Guyane, savent laver la terre; tout le monde est balatiste

et papillonniste. C'est à croire qu'on vient au monde, là-bas, avec une raclette ou un filet dans les mains. En tout cas, on vous apprend vite le métier qui est d'ailleurs à la portée de tout le monde.

Je suis maintenant balatiste, grâce à Le Yondec.

— Vous allez voir comme c'est simple, me dit-il. Prenez ça.

C'était une outre en toile que le premier contact avec le latex rendait imperméable; c'était une musette qui contenait un marteau, une hachette, une raclette et une gouge.

— Prenez encore ce sabre d'abatis.

Ceux qui viennent vous dire qu'il y a partout du balata en Guyane sont des menteurs. Il faut l'aller chercher, le balata; il ne vient pas au-devant de vous. Et quand il est là, quand vous touchez son écorce précieuse, il ne faut pas croire qu'il va se

mettre, tout à coup, de satisfaction, à baver du latex.

La première opération consiste à confectonner une échelle, car les saignées doivent être pratiquées assez haut. Ce n'est pas le bois qui manque.

Après quoi, grimpés là-dessus, les balatistes commencent la toilette de l'arbre au moyen de la raclette, car il importe de dégager la surface à inciser des mouches et des parasites.

Les incisions sont alors faites obliquement, en forme de V, en nombre variable suivant la grosseur et le développement de l'arbre, opposées les unes aux autres et reliées par une incision médiane plus large, perpendiculaire à l'axe du tronc. Au bas de l'incision, on incruste une mince lamelle de bois ou de métal formant gouttière et permettant au latex de couler dans un estagnon placé au pied de l'arbre.

— Dites-moi, monsieur, ne faites pas les saignées trop profondes, car vous tueriez l'arbre, et ne faites pas comme nous, quand nous travaillons pour la « Tertiaire » : n'ajoutez pas de l'eau au latex pour faire croire que vous êtes un malin. Ça ne prendrait pas.

J'étais loin de vouloir truquer la quantité du latex; j'étais bien trop ému et bien trop fier quand j'ai vu le résultat de mon travail : une sorte de lait blanc rosé, épais, ressemblant assez à du cuir souple qui coulait de la gouttière. Je ne voudrais pas dire que je suis maintenant un *seringuero* distingué, mais j'ai tout de même tiré mon litre dans la matinée, c'est-à-dire une livre de gomme gutte.

Je n'en tire pas une extrême vanité, car, sans Le Yondec, je n'aurais jamais su reconnaître un balata d'un autre arbre de la forêt vierge. En tous cas, je n'aurais pu

savoir s'il était bon à saigner. C'est lui qui, avec sa *machete*, a fait une légère incision oblique, et comme le latex jaillissait franchement, en un mince filet, il m'a dit : « Il est bon, attaquez-le. » Au contraire, si l'écoulement s'était fait goutte à goutte, l'arbre eût été réservé pour n'être saigné que plus tard.

Le Yondec m'a appris d'autres choses encore qui ne me serviront jamais, je l'espère. Je sais maintenant qu'il ne faut pas saigner un arbre après trois heures de l'après-midi, car la chaleur est alors trop forte et elle empêche le latex — trop épais de couler facilement; il m'apprit qu'il ne fallait saigner les arbres que tous les quatre ou cinq ans, si l'on ne voulait pas les faire mourir, et que cette exploitation du balata ne pouvait se faire que durant la saison des pluies, de janvier à juillet.

\*  
\*\*

De sorte que les évadés du bagne ne travailleraient que six mois de l'année et ne mangeraient donc qu'un jour sur deux (car c'est dans la brousse que cet axiome révolutionnaire : « Qui ne travaille pas, ne mange pas » prend toute sa valeur), si la forêt vierge ne leur offrait une autre ressource, beaucoup plus en rapport avec leur activité diminuée et leur instinct de chasseur. Le papillon est la providence, en Guyane, des libérés et des évadés.

Il y en a de toutes sortes : des bleus, des rouges, des mordorés. Le *retenor* est rare mais non moins que l'*agréa*, rouge ou bleu. Et tenez compte que l'*agréa* femelle a bien plus de prix que le mâle. Le malheur est que le sexe ne se distingue pas quand le

soleil éclabousse d'or les arbres centenaires et que volent, sous la voûte de verdure ou parmi l'épais enchevêtrement des lianes souples, les papillons aux couleurs de rubis ou d'émeraude, vivants bijoux sertis par un incomparable orfèvre...

Le *volutilus*, le *morfaou*, qui est bleu marbré, le *multicolore*, la *tête de mort*, qui a sur ses ailes une tête de mort et des tibias entrelacés, se chassent durant le jour, mais la nuit, au clair de lune, l'*argenté* vient donner des mandibules contre le drap que vous avez tendu. Le drap, dans la brousse, c'est, pour le papillon, ce que le miroir est aux alouettes sur nos plaines calmes. La chasse aux papillons est une véritable chasse, compliquée, savante. On croit être prêt à capturer les papillons parce qu'on se souvient qu'en son enfance on courait après eux avec un filet ou simplement avec sa casquette ou son béret et qu'on avait

tôt fait d'interrompre les baisers qu'ils donnaient aux fleurs. Mais ce n'est pas ça du tout. Ici, dans la forêt vierge, il faut pratiquer une « coulée » à coups de sabre d'abatis, construire un mirador haut de dix ou douze mètres, y grimper et attendre, en embuscade, le passage des fragiles et beaux insectes; attendre, le jour, en équilibre instable, par 36 degrés d'une chaleur humide qui vous tombe sur la nuque comme une masse de plomb; attendre, la nuit, parmi les bruits divers et insolites de la forêt vierge; être chasseur et redouter de devenir la proie d'un serpent monstrueux ou d'une bête fauve. C'est entendu, le fusil est là, à portée de la main, mais être seul, dans cette immensité fourmillante d'ennemis, ou n'avoir près de soi qu'un forçat dont on ne sait qu'une chose : c'est qu'il n'est pas venu en Guyane pour avoir été toujours le bon Samaritain, voilà de quoi vous

gâter la plus belle nuit de la forêt vierge.

De temps à autre, l'homme donne un coup de son filet à manche court. Il prend délicatement entre ses doigts d'assassin le petit corps frêle; il replie les ailes et serre un peu : on entend qu'il écrase la colonne vertébrale. Tout à l'heure, il coupera le postérieur de l'insecte pour que de petites fourmis rouges ne viennent ronger le beau papillon qu'il mettra dans une boîte, parmi des boules de naphthaline. De temps à autre, il amènera à lui le drap qu'il a tendu et contre lequel les *argentés* sont venus donner.

Encore n'ai-je pas grand'chose à redouter ici. Mais près des villes, près de Mana, près de Saint-Laurent, près de Sinnamary, le papillonniste juché sur son mirador, attentif aux papillons qui volent dans la coulée, a-t-il entendu les pas d'un autre libéré ou d'un autre évadé; a-t-il vu luire,

dans la nuit tropicale, le canon d'un fusil dont le coup part soudain et le renverse de son mirador, sur le sol, atteint à la tête ou en pleine poitrine? C'est qu'un poste de chasse a son prix. C'est qu'une coulée bien pratiquée a demandé des efforts et des soins que récompensent les vols des papillons; c'est qu'il est plus facile, plus simple, pour ces hommes farouches, de donner un coup de fusil à un frère de misère que de donner mille coups de sabre d'abatis à la brousse hostile; c'est qu'il est plus aisé de s'emparer — au prix d'un crime — d'un poste de chasse que de le construire.

\*  
\*\*

Je n'étais pas sans fierté de sentir que je devenais un « broussard ». Je crois que cela se gagne très vite et que l'emprise de la brousse est brutale et sérieuse. Ce n'était

pas par jeu que je me trouvais là et les hommes qui m'entouraient n'étaient ni des touristes curieux, ni des assoiffés de fortune. Fuyards du bagne, ils cherchaient, dans la grande forêt tropicale, à garder une liberté qu'ils avaient conquise malgré les revolvers des surveillants militaires, les fusils des chasseurs d'hommes, les dents des fauves, les crochets des serpents; malgré aussi la faim et la soif et les fièvres. Sur leurs pauvres jambes ravagées d'œdèmes, couvertes de plaies malsaines et desquelles, toujours, coule le pus, ils avaient fait des kilomètres au prix d'inqualifiables difficultés. Quand ils allaient s'affaisser, à bout de forces physiques et de ressort moral, la liberté, la « Belle », se dressait devant eux, flamboyante, et levant leurs bras, redressant leurs nerfs et leurs muscles, les remettait debout, prêts à de nouveaux efforts.

Je savais cela et ma satisfaction n'était pas puérile, insultante. J'étais fortement heureux et de bonne humeur. Ce qui contrastait avec la mine de Sigaut, avec l'attitude de Bernard. Nous dînions tous les quatre, Dumont, Bernard, Sigaut et moi, dans le carbet que le chef des évadés m'avait affecté. C'était un repas sauvage. Des tranches de serpent, deux agoutis, des choux maripa, des mangues qui sentaient la térébenthine et des pommes rosa qui n'avaient point de goût mais qui rafraîchissaient nos gosiers brûlés par le tafia, notre boisson. L'alcool puissant, l'alcool meurtrier endormait Dumont et exaltait l'énergie de Sigaut.

— Certes, j'ai des inquiétudes. J'ai toujours vu que les affaires d'assassinats ou de pillages de pirogues chargées d'or ou de balata ne nous valaient rien. Connaissez-vous l'histoire de Bellaïd? C'est un homme

féroce. Condamné aux travaux forcés à perpétuité, il avait tué un autre bagnard, s'était enfui de la prison de Saint-Laurent-du-Maroni où il était en prévention. Il s'était réfugié vers Terres-Rouges où Louis, un autre évadé, et sa femme lui avaient donné asile. Il faisait du balata que Bistouri, un libéré, revendait à Mana, aux comptoirs Hesse. Bellaïd a tué successivement Louis, Bistouri et un Saramaka très bon pour les forçats évadés, qu'on appelait le père Boniface. Ceci se passait à la Montagne d'Argent. Quelque temps après, dans une savane mouvante de l'Ara-couany, on a trouvé trois autres cadavres : ceux de Amdouaï, de Papillon, de la « Joconde » et les restes macabres de Conan qui travaillait pour un Chinois de Mana. Sur une caisse, près des débris décomposés, l'assassin avait écrit : *Bellaïd s'est payé*. Bellaïd devait faire partie du

camp des évadés dont Mauribot était le chef. En tout cas, après ces assassinats, une expédition fut décidée par le gouvernement. Nous en avons eu ici des échos.

## V

### L'EXPÉDITION

Sigaut se leva pour aller chercher un troisième litre de tafia. Lui qui ne buvait que du lait de buffle, prenait, ce soir, des punchs « fadés ». A présent même que je l'ai quitté depuis longtemps, je ne peux croire que seule l'arrivée de Crocodile le troublait ainsi. Il était trop maître de ses nerfs qu'il contrôlait exactement, il était trop fier aussi et trop courageux pour qu'un simple événement comme celui-là le prît au dépourvu et l'abattît. Je crois bien plutôt,

### AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE 79

maintenant, qu'un de ses nombreux indicateurs de la brousse — Indien chasseur, maraudeur de l'or ou libéré balatiste — l'avait averti du danger que courait son camp.

Et, ce soir, il cherchait à s'étourdir plus d'anecdotes que de tafia.

— Nous avons eu encore des ennuis quand M<sup>me</sup> Leblond, qui tenait une cantine entre Mammanoury et Kourou, fut assassinée par l'Arabe Mohamed ben Hamida, qui était venu, une nuit, lui demander l'hospitalité et qui avait profité de son sommeil pour l'égorger. Des ennuis, nous en avons eu quand les dix-huit évadés arabes, réfugiés dans la région de Morpiau, eurent attaqué une pirogue chargée d'or. Nous en avons eu encore après les six assassinats des concessionnaires arabes, assassinats commis pourtant loin d'ici, dans la région de Saint-Maurice, près



de Saint-Laurent-du-Maroni. Le coupable était, dit-on, un nommé Frappier. Ce que je sais bien, c'est qu'après tous ces crimes, le terrible Bauer, de la gendarmerie de Saint-Laurent, a fait, un peu partout, des coups de sonde qui font refluer vers nous d'autres évadés qu'on ne sait comment nourrir ni à quoi utiliser.

« Toute histoire a des répercussions sur notre camp. Crocodile aurait pu se tenir tranquille. Tu me dis, Bernard, que c'est un vieux poteau. Je le garde donc, mais tu verras que l'assassinat du Saramaka ne va pas nous porter bonheur. Qu'est-ce que je demande, moi? Faire du balata; descendre, à Saint-Laurent ou à Cayenne, quelques peaux de bêtes, des papillons et assez d'or pour acheter des armes et des munitions. Pour le reste, tu as vu mes buffles, mes poules, mes cochons noirs, les négresses qui nous suffisent, et tu as vu que nous

n'avions plus devant les yeux le revolver du surveillant, ni, sous les pieds, le ciment de Saint-Joseph. Nous sommes libres...

Ses yeux brillaient... Nous venions de vider le troisième litre de tafia.

Il dit encore, d'une voix sourde :

— Mais, s'il le faut, nous défendrons chèrement cette liberté...

L'Européen libre fourvoyé en Guyane a son emploi du temps commandé par le « Grand-Courrier » (c'est ainsi que, pompeusement, on nomme le petit vapeur de la Compagnie Transatlantique qui se charge de transporter les hommes libres de Fort-de-France à Cayenne. Bien qu'il n'ait pas de hâte à faire ce parcours, s'arrêtant partout : à Paramaribo, à Démérara, à Sainte-Lucie, à Trinidad, ce bateau n'en est pas moins exact à partir, au troisième coup de la sirène, pour les Antilles françaises. Il ne souffrirait pas le plus léger

retard. Malheur à vous, si vous laissez passer l'instant où l'on relève la coupée. Vous serez condamné à un mois de bagne supplémentaire sur la terre rouge de Guyane.

Aussi m'a-t-il fallu briser mon apprentissage de « broussard ». Une carrière s'ouvrirait devant moi, riche d'aventures terribles, de privations sans nombre, d'indicibles souffrances. J'ai préféré, à cette vie héroïque, la grise existence des civilisés. J'ai laissé, un matin, sur leur plateau que presse de mille lianes la brousse, les misérables qui vivaient là, comme des bêtes. J'ai laissé ma raclette et l'outre à demi pleine de latex rosé. J'ai laissé derrière moi des hommes qui vivent retranchés de tous pour avoir voulu vivre libres, et cependant qui sont traqués encore. Ils ne cherchaient même pas, comme tous les forçats de Cayenne ou de Saint-Laurent-du-Maroni, à me glisser une supplique pour leur député

ou pour leur ministre. Les autres croyaient encore que je pouvais leur être utile, et ce leurre soutenait leur confiance. De bonne foi, ils avaient à peu près oublié leurs crimes ou du moins croyaient-ils qu'ils avaient assez souffert pour pouvoir crier grâce. Ils ne se doutaient pas, lorsqu'ils me disaient : « Nous avons assez payé », qu'on ne paye jamais le sang versé, et ils ne se doutaient pas que, à dix mille kilomètres d'eux, personne ne les plaignait, personne ne s'intéressait à leur lamentable expiation, et qu'il n'était au pouvoir de personne d'apitoyer sur leur sort les journalistes, les juristes, les écrivains, les penseurs... Dans mon livre *les Hommes punis*, j'ai décrit exactement, scrupuleusement leurs faiblesses et leur misère; j'ai dit l'exploitation quotidienne dont ils sont l'objet. A peine a-t-on amélioré l'ordinaire des forçats, et j'ai le remords d'avoir laissé,

malgré l'impartialité de mon enquête, un peu plus de haine dans le cœur des surveillants contre les bagnards dont certains ont été déjà sévèrement punis par Sontag, pour avoir commis ce crime, plus grand que celui pour lequel ils étaient là, d'avoir « renseigné le journaliste ». A ceux de Cayenne, à ceux de Saint-Laurent, j'avais laissé l'espérance. Aux évadés de la brousse, je n'ai laissé qu'un peu de regret. D'avoir vécu, durant trois jours, au milieu d'eux, a changé leur monotone et triste vie. Ils ne comprennent pas bien ce que je suis venu faire parmi eux; de confiance, ils me gardent pourtant une touchante reconnaissance. Ils n'osèrent pas tous, ce matin-là, me serrer la main — car, au bagne et dans la brousse, on perd l'habitude de serrer la main — mais je sentais bien leur émotion. Drouet ne voulait pas me laisser partir; Le Youdec plaisantait : « Vous ne vou-

driez pas vous en aller avant d'avoir rempli de gomme votre estagnon »; Crocodile s'était emparé de ma musette et, armé d'un sabre d'abatis, farouche, il s'offrait à me porter pour que je puisse sans peine, traverser les mauvais coins de vase. Presque tout le camp était là. Les balatistes avaient abandonné les arbres laiteux; les papillonnistes laissaient folâtrer les beaux papillons; les chasseurs avaient donné repos à la faune de la forêt. Sigaut voulut nous reconduire jusqu'à la crique où les deux Boschs nous attendaient...

\*  
\*\*

Ce n'est que bien longtemps après mon départ de la Guyane que l'expédition fut décidée.

Les évadés d'un autre camp ne s'étant

plus contentés d'échanger avec des indigènes du balata ou de l'or contre des vivres, mais ayant pillé des habitations et attaqué des pirogues chargées d'or, de balata et de vivres, des rapports furent faits au gouvernement de la Guyane qui s'émut.

Une expédition armée fut décidée. Elle avait pour objectif la Haute-Mana et elle était dirigée contre les évadés des secteurs d'Organabo et d'Iracoubo, contre, aussi, les cinquante-huit évadés de la Montagne de Fer, en liaison avec le camp d'évadés des montagnes de Plomb et d'Iracoubo où plus de cent hommes punis sont réfugiés.

C'est le rapport d'un commis des travaux publics, M. Effilier, qui mit en branle la force armée. Technicien habile, M. Effilier avait été chargé de jalonner le tracé d'Iracoubo à Mana car, malgré de sévères mécomptes et de pitoyables résultats, on

ne désespère pas en Guyane, d'ajouter encore quelques kilomètres aux vingt lieues de route qu'en soixante-cinq ans de bagne on a réussi à creuser. Donc, M. Effilier était là pour continuer la fameuse route coloniale N° 1, d'aussi piètre réputation en Guyane que l'expédition de Kourou. Il avait déjà fait quelques kilomètres dans la brousse, lorsqu'il se trouva nez à nez avec des évadés qui venaient sans doute se ravitailler chez quelque Indien ou chez des libérés du voisinage. Il faut convenir que la mission de M. Effilier commençait dangereusement, et que cette rencontre faisait mal augurer des suites de l'entreprise. On vient pour faire une route; on tombe sur de féroces, sur d'affamés ennemis. Il y a de quoi dégoûter n'importe quel ingénieur des travaux publics; surtout en Guyane où le commis de travaux n'est guère mieux vu des forçats que les surveil-

lants militaires, bien qu'ils se tiennent — je le dis à leur louange — en dehors des malpropretés du bagne et qu'ils soient tous — ou presque tous — de braves gens utiles à la colonie, honnêtes et qui font un dur métier, dans des conditions effroyables et avec des moyens de fortune.

M. Effilier fit ce que tout honnête homme eût fait à sa place : il battit en retraite et, lorsqu'il fut rentré à Iracoubo, il rédigea un rapport circonstancié.

C'est à peu près vers le même temps que l'adjudant de gendarmerie Labarrière, de Saint-Laurent-du-Maroni, reçut diverses plaintes : des pirogues avaient été attaquées et pillées par des évadés; des carbets d'Indiens avaient été détruits.

Quand le gouverneur Bouge reçut, à Cayenne, les rapports du commis et du gendarme, il estima que la situation ne pouvait durer. Il dut penser qu'il ne restait

pas trop de travailleurs libres en Guyane et que, s'ils étaient menacés dans leurs biens et sur leurs personnes, il n'y en aurait bientôt plus du tout. Il dut entrer dans une violente colère, d'autant qu'on me dit que, bien moins que son prédécesseur, le gouverneur Siadous, M. Bouge se soucie du sort des transportés.

Il décida qu'il fallait purger la Guyane des évadés et il signa l'ordre de réquisition à la force armée.

Parbleu! il ne s'agissait que d'un coup de plume. Mais l'exécution de cet ordre s'avéra difficile dès le début.

\*  
\*\*

Les pluies incessantes, les pluies torrentielles de Guyane qui changent en lacs une savane sèche, retardèrent d'abord l'expé-

dition de plusieurs semaines. Ce n'est que le 6 novembre 1931, à 15 heures, que partirent de Cayenne, sur l'*Oyapock*, à destination de Mana, quarante tirailleurs sénégalais, trois gendarmes, l'adjudant-chef des troupes coloniales Mayen, le sergent des troupes coloniales Stéphan. Tous armés jusqu'aux dents et propres, luisants de santé et de belle humeur.

Ils devaient rallier, à Mana, vingt-sept porte-clefs qui serviraient de porteurs, trois gendarmes, neuf surveillants militaires, les trois gendarmes du poste de Mana et le lieutenant Nègre, des troupes coloniales, chef de l'expédition.

Le 8 novembre, dans la salle d'honneur de la gendarmerie de Mana, le lieutenant Nègre réunit les deux chefs de colonne, l'adjudant de gendarmerie Labarrière et le maréchal des logis Combeau, avec qui il arrêta les dernières dispositions. Lui, se

réservait le commandement de la troisième colonne.

Le 9, avant même le lever du jour, la première colonne composée de deux gendarmes, de trois surveillants militaires, de treize tirailleurs sénégalais, de neuf porteurs et des guides — papillonnistes ou balatistes que l'appât d'une prime avait fait traîtres à leurs anciens compagnons de chaînes — s'ébranla sous la conduite du maréchal des logis Combeau. Elle partait de Mana pour longer les pistes de la côte, passer à Organabo et Inacouba, puis remonter à la crique Pataoua avant de revenir au point de départ.

A peine la colonne avait-elle fait — au prix de quels efforts — quelques kilomètres, que le maréchal des logis Combeau fut pris d'une telle crise de fièvre qu'il dut abandonner le commandement au gendarme Varlet et rentrer à Mana.

Ce fut d'ailleurs la seule colonne qui put atteindre ses objectifs et remplir sa mission. En partie toutefois, car pas un seul évadé ne fut capturé.

La colonne commandée par l'adjudant Labarrière avait pour but la Montagne de Fer. Elle comprenait le même effectif que la précédente, mais elle rencontra, dans la brousse, de telles difficultés qu'elle dut revenir sur ses pas.

Celle du lieutenant Nègre ne fut pas plus heureuse.

Ce fut, en somme, un magnifique échec. Les marécages, les criques qu'il fallait traverser, les journées de canotage, les sauts à franchir et, plus encore, les marches à travers la brousse, parmi les lianes traîtresses et les herbes hautes qui cachent on ne sait quels dangers, la fièvre, la soif, la fatigue, tout contribua à cet échec.

Pas un évadé ne fut pris; pas un, même, ne fut aperçu.

C'est une chose que j'aurais pu annoncer à n'importe quelle autorité de Guyane, si j'avais eu l'honneur insigne de boire, un jour, le punch avec une autorité quelconque.

Entre parenthèses, c'est une occasion que je n'ai jamais cherchée. Je me méfie des salons coloniaux où il faut faire la cour aux dames, jouer au bridge, tout critiquer et absorber des boissons fades.

J'aurais même, sans doute, pronostiqué de plus mauvaises choses. Car je connaissais la protection des camps d'évadés avec leurs avant-postes où veillent des chasseurs, dont le coup d'œil est infailible, dont l'adresse est incomparable et dont le cœur est sans pitié.

Il est impossible de discerner, dans la brousse, un carbet fait de branches et de

Ce fut d'ailleurs la seule colonne qui put atteindre ses objectifs et remplir sa mission. En partie toutefois, car pas un seul évadé ne fut capturé.

La colonne commandée par l'adjudant Labarrière avait pour but la Montagne de Fer. Elle comprenait le même effectif que la précédente, mais elle rencontra, dans la brousse, de telles difficultés qu'elle dut revenir sur ses pas.

Celle du lieutenant Nègre ne fut pas plus heureuse.

Ce fut, en somme, un magnifique échec. Les marécages, les criques qu'il fallait traverser, les journées de canotage, les sauts à franchir et, plus encore, les marches à travers la brousse, parmi les lianes traîtresses et les herbes hautes qui cachent on ne sait quels dangers, la fièvre, la soif, la fatigue, tout contribua à cet échec.

Pas un évadé ne fut pris; pas un, même, ne fut aperçu.

C'est une chose que j'aurais pu annoncer à n'importe quelle autorité de Guyane, si j'avais eu l'honneur insigne de boire, un jour, le punch avec une autorité quelconque.

Entre parenthèses, c'est une occasion que je n'ai jamais cherchée. Je me méfie des salons coloniaux où il faut faire la cour aux dames, jouer au bridge, tout critiquer et absorber des boissons fades.

J'aurais même, sans doute, pronostiqué de plus mauvaises choses. Car je connaissais la protection des camps d'évadés avec leurs avant-postes où veillent des chasseurs, dont le coup d'œil est infailible, dont l'adresse est incomparable et dont le cœur est sans pitié.

Il est impossible de discerner, dans la brousse, un carbet fait de branches et de



feuilles à quelques pas d'un tracé. Or, dans ce carbet, il peut y avoir un fusil.

Pour tout dire, c'est une grande chance qu'aucun homme de troupe — sénégalais ou gendarme — et surtout qu'aucun porteclefs, aucun guide, n'ait été atteint par une balle.

Ces expéditions sont dangereuses, j'en avertis la Pénitencière et le gouvernement de Guyane; elles sont dangereuses pour ces braves hommes de soldats et non pour ces « crapules » d'évadés qui, avertis toujours, se replient vers les plateaux, sur des positions inexpugnables, ne laissant que des estafettes, des francs-tireurs pour qui la vie d'un gendarme est bien peu de chose.

\*\*\*

Ces hommes que j'ai rencontrés dans la brousse où ils vivaient dans un grand dénuement moral avaient quitté la corvée, un soir, et, plutôt que de rentrer au pénitencier, ils s'étaient enfuis avec, pour seule arme, leur sabre d'abatis, pour seuls vivres, la ration du jour qu'ils n'avaient point entamée. Ils étaient restés plusieurs jours, en lisière de la vie civilisée et de la vie sauvage. Des camarades du bagne s'arrangeaient pour leur faire passer les « biftons » qui les renseignaient sur les suites de leur évasion, sur les projets de la « Tenticière »; d'autres les ravitaillaient en vivres; il fallait gagner un peu de temps, un peu d'argent pour pouvoir acheter un fusil et des cartouches, sans quoi il est

impossible de s'enfoncer dans la forêt.

Quand, pressés par les chasseurs d'hommes, sur le point d'être cernés, ils ne pouvaient plus tenir, ils allaient vers ces camps d'évadés, à l'intérieur des terres. De ceux-là, pas un seul, sans doute, ne quittera la Guyane où la chaîne de ses crimes l'a attaché? Mais d'autres, mieux renseignés, ont appris un jour qu'on avait besoin de bras pour les mines de bauxite de la Guyane hollandaise ou anglaise. Le Maroni est plus facile à traverser que la brousse. En quelques minutes, ils ont été à Albina. On a feint de ne pas les voir : la bauxite était leur « condé ». Ils étaient joyeux. Pourtant, il n'y avait pas de quoi : ils venaient seulement de changer de bagne...

## VI

### L'AUTRE BAGNE

Dumont est en train de prendre un bain de citrons verts dans la cour de la mairie, à Kourou. On ne peut mieux combattre les démangeaisons que provoquent les piqûres de moustiques et c'est le seul remède, en Guyane, contre les coups de soleil et la fièvre qu'ils déterminent. Tant qu'il restera près de la citerne, il ne geindra pas ; il ne nous accusera pas d'avoir voulu sa mort en l'entraînant à la Montagne de Plomb ; il nous laissera, Bernard et moi,

vider nos punchs à peu près frais et mettre de l'ordre dans nos notes. Je comprends qu'avec des forçats comme Dumont, la mise en valeur de la Guyane se fasse lentement, mais quelle idée aussi d'envoyer, à dix mille kilomètres d'une terre qu'il a vaillamment défendue, un réformé de guerre cent pour cent !

— Et Cloutot, pourquoi s'est-il évadé ?

— Il vous l'a raconté, monsieur Larique ; vous ne vous en souvenez pas ? Vous savez, c'est le grand maigre, avec une gueule de travers.

Ce n'est pas un signalement. Tous les forçats sont maigres puisqu'ils ne mangent pas à leur faim, qu'ils ne dorment pas leur compte et que le travail forcé sous 36 degrés de chaleur est un traitement sûr de l'obésité. Ils ont tous la gueule de travers, car le régime du bagne ne vaut rien pour la sérénité des âmes et des visages.

Cloutot ne se détache pas, en traits vifs, de ma mémoire.

— Il allait finir son bagne, être libéré, quand une circulaire est arrivée, prescrivant que la tenue de toile grise des bagnards serait désormais remplacée par la tenue rayée rouge et blanc. Vous comprenez pourquoi : nous vendions nos effets aux civils et, comme on pouvait trouver de la toile grise chez n'importe quel commerçant cayennais, la « Tertiaire » rageait de ne pouvoir inquiéter nos acheteurs. Vous mordez ? Avec la nouvelle combine, on s'est trouvé marron. Personne ne voulait plus de nos fringues. Ce fut un coup dur, mais ce n'est pas ça qui a indigné Cloutot. Cloutot était coquet. Il retailait sa casaque et son pantalon ; son chapeau n'était jamais tout à fait réglementaire. Il s'en confectionnait à mailles plus serrées et à bords moins larges ; il se trou-

vait beau, après ces corrections. Avec la gueule qu'il a, il n'était pas difficile. Quand on lui distribua la casaque rouge et blanc, il s'avisa peut-être que ça n'allait pas à son teint. Vous voyez ça d'ici. En tout cas, il se mit à « gamberger ». Ça tournait à l'idée fixe. Un soir, entre Tonate et Kourou, comme la corvée rentrait aux Roches, il en a joué un air. Il avait « planqué », près d'une crique, des effets de toile bleue qu'il n'a pas oubliés; avec ça, une journée de vivres et son sabre d'abatis, il a trouvé le moyen de rejoindre le camp de Sigaut; ça lui a demandé un mois; mais quand il est arrivé, crevant de faim — car il ne se nourrissait que de racines et de fruits sauvages — il avait laissé à peu près toute sa tenue rouge et blanche aux lianes de la brousse. Il ne demandait pas autre chose. Oui! Cloutot a pris la brousse pour une question d'élégance. Il n'avait pas un

jour de punition; il allait être libéré. Maintenant, ou bien il crèvera à la Montagne de Plomb ou, s'il est « groupé », il ira faire le beau dans les cellules de Saint-Laurent ou de Saint-Joseph. Si vous avez déjà oublié ce zèbre-là, de quoi vous souviendrez-vous quand vous serez à Pantruche?

Je convins que Cloutot aurait pu trouver un mobile plus sérieux à sa « Belle », mais sommes-nous beaucoup moins futiles, nous, les honnêtes gens civilisés et libres, qui bataillons — souvent sans pitié mais non sans risques — pour de petites ambitions puérides, pour de maigres satisfactions?

\*  
\*\*

La plupart des évadés n'avaient qu'une idée : ne plus voir ni le casque, ni le revolver du surveillant; ne plus entendre la

cloche qui sonne le réveil dans la nuit, la voix du surveillant qui fait l'appel et qui forme les corvées; ne plus casser les cail-loux sur la route coloniale, ni planter des caféiers à Pariacabo; ne plus arracher l'herbe sur les îles; la plupart voulaient être *libres*. Ils ont choisi la solution du désespoir : la brousse. De là, l'on ne sort pas et l'on a, pour y vivre, beaucoup plus de mal qu'au bagne; là, on a beaucoup plus de chance qu'ici de laisser sa peau et ses os et c'est un leurre de croire qu'il ne s'agit que d'une étape vers la liberté. La brousse ne lâche plus ceux qui se sont laissés prendre dans les mille bras de ses lianes, ou par la douceur endormante de ses savanes, de sa végétation luxuriante, ou par l'héroïque combat contre les fauves, contre aussi les durs métaux précieux dont est riche la terre rouge de Guyane.

Je serais fort surpris de revoir jamais,

sur n'importe quelle route du monde, l'un des évadés de la Montagne de Plomb. Ils vivront et mourront dans leur nouveau bagne bien plus fermé que l'autre, quoique sans cellules et sans murs. Il y a pourtant une différence : s'ils se sont donné un chef, c'est qu'ils vivent dangereusement, mais ils n'ont plus de surveillants, plus de portefeuilles. Ils sont libres. Cela vaut bien — que je sache — de souffrir indiciblement et de crever plus tôt de faim...

Je n'ai guère mis plus de huit jours pour aller du camp de la Montagne de Plomb à Albina (Guyane hollandaise), cent vingt kilomètres à vol d'oiseau. Il est vrai que j'avais de l'argent pour payer des guides, des Bonis pour leur acheter des vivres et louer leurs canots; les gendarmes ne pouvaient pas m'arrêter ni me remettre aux mains de la « Tertiaire ». Ils devaient se contenter d'examiner mes papiers, ce dont

ils ne se privaient pas. J'ai pu, comme n'importe quel homme libre qui a de l'argent, prendre l'auto à Kourou et revenir à Cayenne par la route coloniale N° 1. J'ai pu monter à bord d'un chargeur, *le Caraïbe*, et débarquer sans crainte à Saint-Laurent-du-Maroni. De Saint-Laurent à Albina, il y a la largeur d'un fleuve, le Maroni. Il serait imprudent d'en tenter la traversée à la nage. La gueule d'un squalo réglerait vite le sort de cet exploit athlétique. Mais il reste les *fileuses* des Boschs mouillées au village chinois de Saint-Laurent et la tapouille de la Pénitentiaire. La tapouille est plus rapide et puisque le colonel Prevel a bien voulu se compromettre en ma compagnie, c'est grâce à la tapouille que je quitterai la Guyane française et que j'aborderai en Guyane hollandaise. Ainsi, huit jours après avoir serré les mains de Sigaut, je n'étais

plus au bagne. A un évadé du camp, il aurait fallu des mois, des années peut-être pour faire ce même trajet, sans grande chance, d'ailleurs, d'aller jusqu'au bout.

En admettant même qu'il y fût parvenu, il serait tombé, à Albina, sur un gouverneur qui m'a offert des petits cigares, dont la qualité était en raison inverse de leur taille, et de la bière fraîche, mousseuse, telle que, depuis longtemps, je n'en avais bu de semblable. L'évadé aurait reçu un autre accueil : cueilli par des gendarmes hollandais, il eût été jeté en quelque geôle à solides barreaux et rendu dès le lendemain à la « Téntiaire ». Les formalités d'extradition vont vite sur les deux rives du Maroni et le gouverneur d'Albina est un ami du colonel Prevel. A moins que...

\*  
\*\*

La bauxite est un minerais précieux dont l'extraction est pénible et réclame des mercenaires peu soucieux de leur peine et mal préparés pour des revendications de salaires ou de bien-être. Dans quelque terre qu'on le pratique, le métier de mineur manque de charme. Mais il est des pays — l'Angleterre, la France, l'Allemagne — où les ingénieurs ont réduit la peine des hommes; de plus, une fois sorti de la mine, le mineur retrouve sa famille assez bien installée dans des corons. Il peut la nourrir convenablement, grâce à des salaires à peu près convenables.

Une entreprise de bauxite, dans les Guyanes, manque de cette ancienneté qui fait les bonnes maisons; elle a besoin, pour

vivre, de réduire ses frais généraux et ses frais de main-d'œuvre; enfin, je ne crois pas que, sous cette latitude, beaucoup d'honnêtes hommes consentiraient à être mineurs.

Alors, quand la main-d'œuvre manque, le gouverneur d'Albina, celui de Paramaribo, tous les chefs de police des villes et des villages riverains du Maroni oublient le colonel Prevel et le bague. Ils se rendent alors compte qu'un bagnard peut être un remarquable mineur. Il est évadé? Eh! oui, ça peut paraître fâcheux d'abord; mais, à la réflexion, c'est un avantage supplémentaire. Ce ne sera pas un protestataire; il se contentera de maigres salaires et, s'il bronche!... Ma foi! s'il bronche, on se souviendra que le Maroni est vite traversé et que, sur l'autre rive, on trouvera toujours quelque serviteur de la « Tentative » qui se fera un plaisir de reprendre

en charge le forçat à la mauvaise tête.

La bauxite est exigeante, ne l'oublions pas. C'est une mangeuse d'hommes, mais c'est aussi une grande richesse pour un pays qui vaut bien un petit accroc aux accords passés avec la « Tertiaire ». Et c'est ainsi qu'on trouve dans les mines de bauxite de la Guyane hollandaise des hommes déguenillés, aux figures farouches, et qui parlent français avec l'accent chantant du Vieux-Port ou l'accent grasseyant de Belleville. On les voit creusant le sol ou chargeant le minerai précieux sur des wagons plats. Le contremaître a remplacé le surveillant; ce n'est pas beaucoup mieux; mais le forçat évadé pour lequel, un jour, à son étonnement, se sont ouvertes les geôles d'Albina lorsqu'il buvait « le coup » avec une sorte de rabatteur qui lui vantait les charmes de la mine et les gains qu'en pouvait tirer même un forçat évadé.

— Cause toujours, vieux! Quand je vais être un peu « retapé » et « replâtré », tu verras si je moisirai dans ta mine. Il y a toujours moyen de se faire affecter à une corvée de chargement de bauxite sur un bateau et, là, il y a toujours moyen de se faire embaucher à bord. Ils ont besoin d'hommes pour les soutes et pour les cales. Cause toujours! Une fois à bord, adieu les « potes », et vive la France!

J'en connais qui ont réussi cette petite opération, longuement préméditée. Ils avaient « doublé » les Hollandais qui avaient « doublé » la « Tertiaire ». C'est la règle au bagne. Tout y étant corrompu, l'important est de toujours être plus « marle » qu'un autre. En somme, c'est la « débrouille » qui continue hors de la case, hors du pénitencier, hors du camp, hors de la Guyane française. Le jeu n'est pas facile, mais il se mène.



J'ai rencontré à Paramaribo un forçat évadé qui servait d'interprète et de guide. C'est lui qui m'a piloté dans la capitale de la Guyane hollandaise et j'ai bien vu, au cours de cette excursion, qu'il s'entendait admirablement avec les hommes de police.

Quel jeu double jouait-il? Était-il là seulement comme interprète des Français qui font escale — nécessairement — à Paramaribo, et ne servait-il pas aussi d'indicateur à la police hollandaise? S'il tenait ce rôle abominable de mouchard, il n'en paraissait pas souffrir; sa conscience ne semblait pas bourrelée de remords. Il parlait du bagne pour regretter que les autres forçats n'aient pas, comme lui, trouvé le filon. Bon cœur, il faisait même parvenir à des bagnards, par l'intermédiaire de commerçants de Cayenne ou de Saint-Laurent, du tabac hollandais et des livres qu'il mendiait aux Français de passage. Lui aussi

avait commencé par la bauxite, mais, comme il trouvait moins pénible le jeu de sa langue que celui de ses bras, il préférait être interprète que mineur. Il se faisait fort de vous procurer n'importe quoi, ce qui ne l'empêchait pas d'être proxénète avec mesure.

En Guyane anglaise, j'ai rencontré aussi des évadés du bagne, mais je sais qu'ils y sont en moins grand nombre.

\*  
\*\*

C'est une nuit passée à Démérara qui m'a donné l'occasion de vider quelques bouteilles de bière avec un évadé du bagne.

Il était deux heures du matin et la température ne se rafraîchissait pas. La vie — et le sommeil, surtout — à bord du *Biskra*, restaient impossibles. L'excellent

docteur Raffier, médecin du bord, l'avait compris et, depuis plusieurs heures déjà, il nous avait abandonnés, estimant qu'il n'était point docteur des insomnies et qu'un infirmier suffisait à calmer nos fièvres.

C'est donc seul que je me suis enfoncé dans la nuit de Démérara. Je ne connaissais pas la ville et j'ignore la langue anglaise qu'on y parle.

Mais, au bout du débarcadère, un homme est venu vers moi. Il était de ma race et je le sentis, tout de suite, beaucoup plus près de moi que tous ces Anglais noirs qui m'entouraient et ne m'entendaient pas. C'était un Français, évadé du bagne. Il avait sans doute, en France, commis quelque abominable forfait que, juré, je n'eusse point absous, mais si loin des côtes de France et des lois qui régissent notre pays, je ne lui trouvais point mauvaise

mine. D'autant que j'avais soif et que le séjour, à bord du *Biskra*, me semblait intenable.

Le jour, il travaillait dans une usine électrique de Démérara. La nuit, il guettait les riches étrangers, passagers des paquebots, des cargos, des chargeurs, assoiffés de luxure ou de bière.

C'est ainsi que, dans la même nuit, j'ai visité une maison où dansaient, nues, des négresses que l'on rendait infatigables à coups de champagne; l'usine électrique de Démérara où dix noirs athlétiques, splendides, chargeaient des wagonnets d'un bois rouge, qu'ils jetaient ensuite dans un four ardent, et le « New Central Hotel » que tenait un Mexicain, ami de la France. Là, je me suis senti rajeunir. Je rends grâces à mon forçat de m'avoir procuré cette illusion. Des hommes au teint basané, aux larges pantalons et aux feutres plus larges

encore tiraient, de banjos nostalgiques, des airs tristes et tendres. Autour du comptoir de bois où des lames de couteaux avaient laissé leurs marques, autour de l'immense billard anglais dont les quatre angles étaient percés de trous, ils ont, trois heures durant, bercé ma nostalgie et ma lassitude. Auprès de moi, le forçat contait des choses fades, en buvant de la bière et des alcools puissants.

\*  
\*\*

La Route de l'Évasion!... Elle est jalonnée de Cayenne à Marseille, à Rio de Janeiro... Les évadés vivent à Paramaribo, à Démérara; à l'île Sainte-Lucie, ils concurrencent les admirables plongeurs de bronze qu'on peut envoyer, pour quelques piécettes, au fond de l'eau; à Trinidad, ils

coltinent des fardeaux sur le port ou soignent les chevaux de courses, dans des écuries somptueuses, en faisant la nique au consul monoclé et vain dont l'unique préoccupation serait de relier, par avion, Trinidad à la Guyane, s'il n'avait sans cesse en tête de ne point déplaire aux Anglais et de se procurer, grâce au commis des postes à bord des paquebots, des cigarettes de scaferlati ordinaire; on en retrouve même à la Martinique, à Fort-de-France, à la Guadeloupe, colonies françaises. Mais c'est au Venezuela, en Colombie, au Panama qu'ils ont recommencé leur vie. C'est là qu'il faut revoir les Hommes Punis, rentrés, par grâce, parmi les hommes libres, car c'est là que les plus heureux, que les plus hardis des évadés du bagne ont fixé leur suprême espérance, en plantant le dernier jalon de leur existence de fauves sur la Route de l'Évasion...

ÉVASIONS

I

LA « CAVALE » MANQUÉE

Les nouvelles de France sont lentes à parvenir jusqu'ici. Il leur faut deux paquebots et plus de vingt-quatre jours. On attend avec impatience, une fois par mois, le *Biskra* qui les porte.

Ainsi n'ai-je appris que depuis peu la mort de M<sup>me</sup> Sez nec. Les détails de cette fin dans un hôpital parisien sont dramatiques.

La pauvre femme mourut, m'écrit-on, d'une douloureuse maladie de foie, mais en

conservant intact dans son cœur le souvenir de son mari et, totale en son âme, la certitude de son innocence.

Pendant qu'elle souffrait sur son lit d'hôpital, Sez nec, une fois encore, tentait de s'évader. A peu près dans le même temps que j'apprenais le décès de M<sup>me</sup> Sez nec, on me disait que Sez nec avait échoué. C'est beaucoup de malheur à la fois, mais il fallait s'y attendre.

Il fallait s'attendre à ce que M<sup>me</sup> Sez nec, la haute et fière Bretonne, succombât un jour aux privations qu'elle s'imposait pour que son mari reçût de l'argent; pour que les avocats pussent continuer à s'occuper de lui. Elle a lutté longtemps, mais un jour la grande coiffe noire s'est affaissée... A la vérité, M<sup>me</sup> Sez nec dut croire que son rôle était achevé. Sou à sou, elle avait économisé huit mille francs. C'est plus qu'il n'en faut pour s'évader de la « grande

terre », dut-elle penser. Et rassurée maintenant sur le sort à venir de son Sez nec, comme elle disait, elle s'autorisa du repos, le grand repos.

Ignorait-elle que les huit mille francs ne pouvaient parvenir intacts à Sez nec? Ne savait-elle pas qu'aux îles, le prélèvement communément opéré par les surveillants sur les envois de fonds aux transportés est de cinquante pour cent? Oui! Sez nec pour sa tentative d'évasion n'avait que quatre mille francs!

On ne s'évade pas des Iles du Salut avec quatre mille francs. Je crois même qu'on ne s'évade pas des Iles...

\*  
\*\*

Mais le condamné aux travaux forcés à perpétuité n'a heureusement pas la même

idée que moi sur ce point. La « cavale » est sa dernière espérance, sa seule espérance. Il ne croit plus à la justice des hommes, aux grâces parcimonieuses qu'ils accordent parfois, afin de laisser croire qu'une bonne conduite, qu'un bon travail peuvent amener le pardon. Il a trop d'exemples sous les yeux qui lui prouvent l'inanité de ces grâces et qu'il ne faut pas se prêter à ce fallacieux espoir. Le mieux est de compter sur soi; de préparer avec minutie une bonne évasion. « Monter une cavale » c'est déjà s'évader moralement du bagne. Tout le temps qu'on y pense; tout le temps qu'on y travaille, le beau rêve dure. On s'éveille avec cette pensée-là dans le cerveau; on s'endort avec elle; elle vous berce. Je plaindrais le condamné qui n'en serait pas obsédé. Mais je crois bien qu'il n'en est pas. Depuis plusieurs semaines que je suis ici, tous les forçats que j'ai vus, que

j'ai interrogés (et ils sont nombreux) vivent avec le tenace espoir de « monter une belle » un jour. Seznec, le dur Breton, obstiné, viril, probablement innocent, ne pouvait manquer à la règle.

Du jour qu'il débarqua à Saint-Laurent-du-Maroni, voici plus de cinq ans, il ne pensa qu'à fuir le sol rouge de la Guyane, son soleil de plomb, son ciel bas.

Sa femme — son admirable femme — voulut le rejoindre. A deux, on a plus de chance de forcer le destin. Moins heureuse que M<sup>me</sup> Duez, elle ne réussit pas à promener sa foi ardente sur la Guyane française, près de « son Seznec ». On l'exila, en face, sur l'autre rive du Maroni, à Albina. De là, avec une bonne lorgnette, elle eût pu voir son mari, pour peu qu'il eût rodé dans le quartier chinois où s'amarrent les longues pirogues des noirs boschs, d'où

avec de l'argent et des complicités, on peut tenter la grande aventure.

Seznec la tenta une première fois. Mais il n'avait alors rien de ce qu'il faut pour réussir.

Renfermé par nature, ici plus encore que dans sa farouche Armorique, replié sur lui-même, il n'avait pas d'amis, il n'avait pas même de camarades. Ce grand homme sec décourageait toute tentative de rapprochement. Ce n'est pas qu'il manque de sensibilité, mais il est méfiant comme un paysan; il aime à rester seul avec ses pensées : vertu ou défaut de sa race.

Il craignait aussi que les intermédiaires qui aident aux évasions, en achetant les vivres, en louant le canot et le canotier, en fournissant les faux papiers, ne le grueassent; qu'il ne fût spolié par eux de ses pauvres sous, péniblement amassés par sa femme.

Il voulut tout préparer lui-même. Il échoua. Et M<sup>me</sup> Seznec, sur l'autre rive, à quelques centaines de mètres, ne vit jamais venir celui qu'elle « espérait ». On lui démontra même qu'il fallait partir, rentrer en France. Seznec était maintenant en prison; le fond de la bourse n'était plus caché par les billets de banque. Elle dut abandonner Albina; elle dut revenir en France pour gagner de l'argent, pour lutter contre les hommes, contre les faits, et pour faire éclater l'innocence de Seznec.

Seznec, en cellule, maîtrisé mais non abattu, attendait des jours meilleurs.

\*  
\*\*

Ce fut un coup terrible qui le frappa : on le dirigea sur les Iles. De Saint-Laurent-du-Maroni, du chantier des travaux où il



travaillait comme manœuvre, il pouvait réussir sa « cavale ». C'est un homme énergique; il est charpentier; il sait manier le sabre d'abatis, la hache, la lime. Il peut faire sauter une serrure, desceller un barreau, enfoncer une porte. Il peut se contenter des fruits sauvages de la brousse guyanaise; il peut faire sa « chair », comme on dit ici, c'est-à-dire tuer un agouti, un oiseau, un serpent. Il peut surtout taire à tous ses projets. C'est un sépulcre.

Mais ces qualités qui ont cours sur la « grande terre », à Cayenne, à Saint-Laurent, à Mana, à Kourou, ne servent à rien aux Iles du Salut. Un bateau n'aborde jamais là. Il mouille au large. Les courants sont néfastes, les dangers constants. Et même le silence ne sert plus. Il n'est pas utile de taire ses secrets puisqu'il n'y a plus de secrets aux îles.

La correspondance arrive ouverte, les

réponses partent, sous pli décacheté. Les surveillants, le commandant des îles lisent tout ce qui arrive, tout ce qui part. Pas un civil qui puisse servir d'intermédiaire pour la correspondance, pour les outils, pour les vivres. Hors les transportés et les surveillants militaires, il n'est sur les îles que des chiens, des chats dont les forçats font le commerce mais qu'ils n'ont pu, jusqu'à présent, dresser en messagers; quelques poulets et quelques lapins dont on peut, à l'occasion, tordre le cou, encore qu'ils appartiennent aux « gaffes », mais qui ne sont pas des pièces de choix sur l'échiquier de l'évasion. Une ceinture de requins garde les îles. Quelquefois une tortue de mer, une tortue géante, vient se jeter contre les rochers. On ne peut tout de même pas prendre une tortue pour monture marine; il vaut mieux essayer de la captiver. La carapace sera convertie en boutons de

manchettes, en boucles d'oreilles, en épingles de cravates, en coupe-papiers. Ça fera de l'argent, et l'argent c'est du tafia, c'est du tabac, c'est peut-être le commencement de la cavale, le bout du fil. On y revient toujours.

Seznec n'était pas un chasseur de tortues; un pêcheur de « vieilles ». Il ne savait pas creuser artistiquement une noix de coco. Il n'élevait ni chiens, ni chats.

Mais rude travailleur et forçat obéissant, il ne donnait pas grand mal aux surveillants. Il était toujours là pour les dures corvées, on ne le voyait jamais, par contre, aux visites médicales.

Pourtant, il avait une maladie terrible aux yeux de l'Administration pénitentiaire : il avait la maladie de l'évasion. Au bagne, une vedette qui a cette maladie-là peut être sûr qu'il sera mis en observation de jour, de nuit. Les gardes-chiï urmes sui-

vront, minute par minute, les progrès de la maladie. Il ne faut pas qu'elle évolue jusqu'au point où le transporté devient un mort pour le bagne, c'est-à-dire jusqu'au moment où il réussit son évasion.

C'est assez de Dieudonné, c'est trop de Bougrat pour une administration pénitentiaire désireuse de laisser croire qu'elle est à la hauteur de sa tâche.

Sans quoi Seznec eût pu faire un canotier. Il avait les bras assez solides, la volonté assez tendue, pour mener de jour et de nuit les lourds chalands qui déchargent à l'intention des Iles les marchandises du *Biskra*, de l'*Oyapock*, du *Mana*, du *Caraïbe*. Il était assez honnête pour descendre à bord de ces bateaux; assez courageux pour donner un coup de main aux matelots qui débarquent les caisses dans les chalands.

Impossible comme canotier mais bon

sujet tout de même, on ne le laissa point longtemps aux corvées. On le délivra vite de l'arrachage de l'herbe entre les cailloux; ses muscles furent utilisés à la « cambuse ». C'est le magasin des vivres de l'île Royale. Il y faut un gardien, sans quoi il serait pillé par les condamnés et même par les surveillants. Il y faut un gardien d'une volonté ferme que n'attendrisse pas une histoire bien débitée sur le mode pathétique par quelque forçat affamé (ou qui, plus grave, famélique). Mais il y faut un gardien dont la rigidité ne soit pas non plus d'acier en ce qui concerne les surveillants, un gardien qui consente à laisser piller la cambuse avec discernement. Il ne faudrait pas mettre à ce poste quelque parangon de vertu (eh! oui, on en pourrait trouver au bagne) qui ferait des rapports au gouverneur, voire au ministère des Colonies, pour une misérable question de

boîtes de conserves, ou d'un peu de graisse dont on a besoin, un soir qu'on a des invités chez soi.

Seznec, pour cette fonction, était l'homme rêvé. Il tenait à l'écart les autres transportés; il avait la souplesse qu'il faut pour ne pas choquer les « chefs ».

Il vit tout de suite un avantage à cette combinaison : il jouirait d'une liberté relative de mouvements; il aurait à sa disposition quelques outils, des clous, du bois... Un marteau, des clous, du bois, voilà trois choses qu'on ne trouve pas aisément aux îles du Salut. Il faut être cambusier pour avoir cela sous la main.

Seznec accepta d'être cambusier. Mais comme déjà le bagne marquait sur lui son empreinte, il accepta hypocritement. Il feignit l'ennui d'avoir une tâche plus lourde, et plus de responsabilités.

\*  
\*\*

Durant des mois, Sez nec accomplit scrupuleusement sa délicate besogne. Le comptable de la cambuse (un autre condamné plus instruit) était enchanté de cet auxiliaire. Il disait aux « chefs » :

— Avec celui-là, chef, vous pouvez faire l'inventaire quand il vous plaît. Je suis sûr de moi : pas un manquant.

Sauf, bien entendu, les manquants obligatoires qui avaient pris des destinations prévues, autorisées, fatales, mais qui, certainement, n'avaient pas servi à l'amélioration de l'ordinaire des forçats. Ce qui est l'important.

Le comptable était enchanté de Sez nec. Ce n'était pas, certes, le bavardage du Breton qui pouvait le troubler dans ses

écritures ou dans ses additions. Ils passaient l'un et l'autre des heures entières sans desserrer les dents. Parfois, Sez nec éclatait. Il criait son innocence, le dévouement de sa femme, la maladie de son aînée. Il lui advenait de pleurer, mais jamais cet homme ne livra le lourd secret qui lui brûlait l'âme : partir, quitter le bagne, revoir la France, les siens. Le comptable pouvait lui tendre des pièges (et il ne s'en privait pas); Sez nec, que trois tentatives manquées avaient rendu prudent, ne tombait pas dans les panneaux. Il se contentait de dire : « On s'occupe de moi en France; je ne veux pas compromettre les efforts de ma brave femme; je me tiens tranquille; on finira bien par me sortir d'ici, puisque je suis innocent. »

Sez nec patientait. Il sentait parfaitement qu'autour de lui on n'espionnait plus, mais il fallait maintenant préparer la

« belle » effectivement. Il fallait, chaque soir, après la fermeture de la cambuse, faire, les mains et les poches vides, quelque détour avant de rejoindre la case pour que cela ne parût pas suspect le soir où ce détour serait utile. Cette promenade lui faisait du bien à l'âme. L'île Royale était battue par la brise du large. Les grands palmiers frissonnaient sous le vent; dans la nuit, les rochers prenaient de mystérieuses formes; l'imagination aidant, Sez nec revoyait sa Bretagne et prenait chaque soir, à ce double contact de la brise et des rocs, une dose nouvelle de patience et d'énergie.

Vint le jour où il fallut agir. Les vivres arrivent aux îles dans des sacs de toile ou dans des caisses en bois. Nulle autre part qu'à la cambuse, je le répète, il n'est possible de se procurer du bois. Ne pensez pas à arracher une planche à l'appontement;

à couper un arbre. Les arbres sont comptés; les planches sont comptées; les clous le sont peut-être aussi. Il n'y a pas de bois aux îles et la fabrication d'un canot est un tour de force à Royale. Sez nec en vint à bout. Il lui fallut des mois encore. Chaque soir, il emportait sous sa casaque rayée de forçat un morceau de bois, une planche, un clou. Il transportait cela dans les anfractuosités de roches où les surveillants ne se hasardent point parce qu'il y a danger de noyade et parce qu'ils croient impossible qu'une barque soit construite là.

A l'heure de la sieste, ou le soir encore, il clouait hâtivement ces planches, les consolidait avec des cordes, des fils de fer.

Jour par jour, le canot s'édifiait. Sez nec eut une idée de génie. Ayant compris que jamais il ne pourrait achever son embarcation de fortune dans l'espèce de grotte où il

l'avait commencée, il décida qu'il en ferait une guérite.

Un trou dans la terre, l'avant déjà fini du canot piqué là dedans, et ce fut la base d'une guérite, qu'il acheva planche par planche, morceau par morceau, clou par clou, sans que personne y vît rien d'anormal.

Sans doute un surveillant dut-il passer par là. Prit-il garde à cette guérite? Crut-il qu'un autre surveillant ou le commandant des îles en avait ordonné la construction et qu'il ne lui appartenait pas de s'occuper de cette histoire? Il est certain que la guérite fut un soir achevée et que c'était maintenant une barque prête à prendre la mer. Sous un rocher, une voile, un mât, des bidons et de la filasse de noix de coco pour former flotteur et augmenter les chances de réussite, attendaient l'heure que Sez nec allait choisir.

\*  
\*\*

Ainsi tout était prêt. Sez nec savait bien qu'une barque et une volonté ne suffisent point à la réussite d'une « cavale ». Depuis des mois, il recevait de sa femme de petites sommes d'argent que l'âpreté de l'intermédiaire réduisait encore. Malgré cela, il avait à lui, bien à lui, dans un « plan » et dans les talons creusés de ses chaussures, quatre mille francs qui représentaient à coup sûr pour M<sup>me</sup> Sez nec d'indicibles privations, mais qui pouvaient devenir tout à coup la liberté. Des vivres? La cambuse avait fourni ce qu'il fallait. C'est la première fois de sa vie que Sez nec volait. Encore n'ai-je pu savoir ici s'il avait laissé sur le bureau du comptable le prix de ces vivres...

Hélas! depuis plusieurs jours déjà, l'Administration pénitentiaire savait à quoi s'en tenir, et quand j'appris à Cayenne que Seznec avait vainement tenté de s'évader, il me revint en mémoire une conversation que j'avais eue, vingt jours plus tôt, avec le colonel Prevel, directeur du bagne à Saint-Laurent-du-Maroni.

Je lui demandais alors s'il était possible de s'évader des îles.

— Difficile! fut sa réponse.

Il ajouta :

— Ainsi, nous savons qu'une évasion se prépare aux îles; une retentissante évasion. Elle échouera.

— Qui? questionnai-je; Barataud?

— Non! mais vous le saurez bientôt.

\*  
\*\*

Seznec, une fois de plus, s'était trompé. Avait-il cru que ces envois répétés d'argent resteraient ignorés de la « pénitentiaire » par le seul fait qu'un agent de cette administration lui servait de complice? C'était puérilité de sa part. Un soir, vers le 15 mai, quand Seznec eut mis à la mer la barque-guêrite, du côté de l'île Royale où l'évasion reste possible malgré les courants rapides et violents qui sont des espèces de typhons du côté des abat-toirs, face à l'île du Diable, quatre ombres surgirent : deux surveillants militaires et deux porte-clés bondirent sur lui. Les surveillants tenaient à la main un revolver.

— Rendez-vous, Seznec, allons! Pas de bêtises.

Il croisa ses bras en une attitude coutumière et baissa la tête...

\*  
\*\*

C'est peut-être le même soir; c'est peut-être à la même heure qu'à l'hôpital Beaujon expirait une femme admirable dont la haute et claire figure n'est pas près de quitter nos mémoires. M<sup>me</sup> Sez nec mourait peut-être ce soir-là en répétant : « Mon Sez nec est innocent. »

\*  
\*\*

Ces jours-ci, j'ai mis les pieds sur l'île Royale. Je dirai plus tard comment, à la suite de quelles difficultés et de quel stratagème. Ce n'est pas l'objet, aujourd'hui, de cet article.

Je n'y ai pas vu Sez nec. On l'avait déjà jeté à la réclusion dans les geôles terribles de l'île Saint-Joseph.



## PAS DE CHANCE

Pas de Chance — le bien nommé — est, par excellence, le type du forçat qui passe sa vie à échouer ses évasions. Ce n'est pas un bien grand criminel. Il fut condamné pour complicité par recel de vol qualifié à six ans de travaux forcés, le 17 février 1903, par la Cour d'assises du Rhône.

Ses multiples évasions lui ont valu de multiples années de travaux forcés supplémentaires. N'ayant plus d'espoir de libé-

ration légale, il recommence, est repris, recommence...

Laissons-lui la parole :

— Quand j'arrivai en Guyane en 1904, je fus stupéfait de voir des hommes aussi maigres et aussi malades. La fièvre, la dysenterie, la cachexie étaient à l'état endémique chez les trois quarts des condamnés. La nourriture était insuffisante et défectueuse. Pour être reçu à l'hôpital, il fallait que les hommes soient à moitié morts. Il y avait de quoi effrayer des hommes plus courageux que moi. Le matin, nous partions au travail le ventre vide, car la ration de café matinal ne fut allouée qu'en 1906.

Que faire pour échapper à ce régime mortel? Je n'avais pas mérité six ans de travaux forcés, encore moins la mort.

Les hommes descendant des chantiers forestiers étaient lamentables. On aurait

dit des cadavres ambulants. Au moment des grosses chaleurs, la mortalité devint effrayante. Les menuisiers des Travaux livraient à l'hôpital douze cercueils par jour. Impossible d'attendre ma libération, je serais mort avant. Je me décidai pour la fuite!

Nous partîmes à quatre. Rendez-vous à la crique Saint-Pierre, à sept kilomètres de Saint-Laurent. Nos préparatifs durèrent deux jours. J'avais la dysenterie et des douleurs atroces me tordaient comme un ver. Un ancien me fit cuire du riz sans sel et je bus l'eau de riz. Neuf jours après, j'étais presque guéri. Nous traversâmes alors la crique et rentrâmes sous bois. Quatre jours après, nous nous arrêtons auprès d'un cours d'eau, un de nous étant pris de fièvre ardente : « Partez sans moi, disait-il. Ne perdez pas votre liberté pour un moribond. » Nous ne l'écoutons pas.

Mais, malgré nos soins, il expirait au bout de six jours. Nous l'ensevelissons dans la vase. Nous fabriquons un radeau pour remonter ce cours d'eau. Un courant violent nous emporte avec une vitesse vertigineuse et, en deux heures, nous arrête à un poste télégraphique situé à l'angle de la crique Lamantin et du fleuve Maroni. Un de nos compagnons tomba malade. L'employé des P. T. T., un forçat malgache, voulut bien l'emmener à l'hôpital de Saint-Laurent, où il mourut.

Nous restions deux. Le lendemain, le malgache nous donna quelques vivres et nous indiqua un chantier de libérés qui sciaient de long. Ces libérés nous reçurent bien. Ils nous indiquèrent le tracé qui menait au *Sable Blanc*.

La mère Carel, forçate libérée, nous y ferait gagner quelques sous. Elle nous reçut bien, en effet. N'empêche que le soir nous

étions en présence d'un noir, domestique dans la maison, et d'un surveillant militaire, tous deux armés de fusils. Ils nous attachèrent et, fusils dans le dos, en route pour Saint-Laurent.

Je n'avais encore rien vu du bagne. Dans le blockauss des préventionnaires, je connus les pires horreurs. Trente-six hommes y étaient entassés. On les fit se serrer et une équipe de dix hommes y entra en même temps que moi. Six y moururent sans soins, ayant été reconnus « non malades ». Le manque d'air, souillé encore par les déjections, nous donnait le scorbut. Sur notre insistance, le chef du blockauss envoya deux mourants à la visite. En les voyant, le médecin-major ne dit pas : « A l'hôpital », mais « A l'amphithéâtre ». Les moribonds y entrèrent, morts en route.

Je me rappelais les paroles de l'aumônier

de Saint-Martin-de-Ré : « Un convoi remplace l'autre. » En effet, le mien, qui comptait neuf cent cinquante hommes, était déjà presque disparu. Le 23 novembre, le Tribunal maritime nous condamna à deux ans de T. F. pour évasion.

Au mois de mars suivant, à la floraison d'un arbre qu'on appelle ici le « Saint-Martin », il y eut des cas de fièvres foudroyantes. Douze décès par jour ! Le camp de Charvein et le Nouveau-Chantier enterraient leurs morts sur place. Le camp de Saint-Maurice descendait ses morts dans un tombereau et les malades évacués étaient entassés par-dessus.

Mon désespoir redoubla. « Autant mourir en cherchant la « belle », pensai-je.

Cinq compagnons pensaient comme moi. Une pirogue de sept mètres de long, six pains, un kilo de lard, deux estagnons d'eau douce, il n'en faut pas plus à six hommes

décidés. Nous remontons le Maroni et entrons en mer. Soudain, nous apercevons un bateau de la Pénitenciaire. Nous cherchons à gagner la côte, mais après une chasse de quatre heures, nous sommes capturés. La guigne continue.

Retour au blockauss. Maladies. Persécutions. Enfin! le Tribunal maritime me délivre de ce blockauss en m'infligeant quatre nouvelles années de T. F. pour ma deuxième évacion. La dysenterie avait fait de moi une loque. En dix mois, j'étais passé de 74 kilos à 52!

A ce moment, le docteur Brimont arriva de France et nous soigna comme jamais aucun major ne l'avait fait. Il diminua des deux tiers la mortalité. Malheureusement, il mourut à la tâche. Son nom est dans tous les cœurs des forçats!...

J'étais rétabli, bien que toujours faible.

Je travaillais à l'atelier en qualité de scieur de long. Un libéré m'offrit de le suivre pour travailler dans la brousse, au tarif de vingt francs par jour. J'acceptai. L'après-midi du même jour, ce libéré passait sur la route avec sa voiture conduite par une mule. Je sautai dedans avec un compagnon; le libéré nous recouvrit d'une bâche et, une heure après, nous étions en sûreté.

Il nous employa dans un chantier isolé, de manière que les autres libérés travaillant pour lui ne soient pas suspectés, en cas d'arrestation, de complicité d'évasion. Quatre mois après, nous avons économisé chacun quatre cents francs et nous avons des effets civils. Un autre libéré nous proposa de partir en « cavale ». Nous devions passer en Guyane hollandaise, le libéré prendrait le courrier hollandais à Albina.

Nous descendons le fleuve Maroni et

débarquons à la crique Tafia pour nous rendre au *Sable Blanc* à travers bois. Là, nous devions rencontrer le libéré. Nous avons fait trois kilomètres sous bois, lorsqu'en débouchant d'une clairière, deux chasseurs d'hommes et un policeman, qui attendaient là d'autres évadés signalés, nous capturèrent. Troisième arrestation!

Blockauss. La commission disciplinaire m'envoya au camp de Charvein, aux incorrigibles. Le chef de ce camp, M. Rémy, était intelligent. Il n'était pas tortionnaire comme son prédécesseur, M. Ceccaldi. Celui-ci était légendaire. Quand on lui ramenait des évadés, il les mettait nus, fouillait leurs effets. Alors, il commandait : « Ramassez vos effets! » A peine les évadés étaient-ils baissés que, d'un coup de pied au cul, ils allaient rouler par terre. Puis, au signal de « Prenez garde à la pein-

ture », une volée de coups de trique s'abat-tait sur leur échine.

Loin d'user de ces procédés révoltants, M. Rémy faisait l'impossible pour déclasser les incorrigibles au bout de six mois. Cependant, la discipline était quand même si dure que beaucoup d'hommes cherchaient la « belle ».

Je fus employé comme scieur de long, échappant ainsi aux pénibles travaux de halage. La tâche consistait à tirer six pièces de bois sur deux kilomètres et demi. Ces pièces de bois pesaient quatre tonnes. Quarante-cinq ou cinquante hommes les traînaient à la bricole, au cri répété de « Ho! hisse! garçon! » Si la tâche n'était pas remplie, tous étaient au pain sec. Aussi beaucoup cherchaient le salut dans la liberté. Un jour, le forçat Sélisse devant partir avec deux camarades n'attendit pas le signal convenu et s'élança seul sur le

tracé. Un arbre renversé lui barra la route et le surveillant Giovellina le tua de sa carabine. Nous avions tous reçu l'ordre de nous coucher dans la vase pendant que les surveillants tiraient sur le fuyard. Le premier qui eût levé la tête aurait été tué.

Un autre condamné dont le nom m'échappe s'enfuit un jour et sauta dans la crique. Il ne savait pas nager et, la crique étant plus haute que d'habitude, il chercha désespérément à atteindre l'autre bord. Le surveillant Cousin, qui l'avait rattrapé, le tua net dans l'eau d'un coup de carabine. Le fuyard roula au fond de l'eau.

D'autres meurtres de ce genre, loin de nous apaiser, nous mettaient la haine au cœur. Je fus donc heureux de quitter ce camp après six mois.

Je fus dirigé sur le Nouveau-Chantier pour former des apprentis scieurs de long.

Ensuite, on m'envoya à la Montagne des Indiens (aujourd'hui camp de Godebert), mais ce chantier était si insalubre que je décidai de m'évader. Je pris la route de l'Acarouany. En route, je rencontrai le libéré Choquard. Il me conduisit à un chantier d'évadés où quatre hommes travaillaient pour lui. En voyant ces hommes si malades, je ne voulus pas rester. Un des hommes partit avec moi. En route pour la léproserie de l'Acarouany. Il y avait là une corvée de dix-huit hommes. Pendant deux jours, je restai à l'affût pour demander des vivres à l'un d'eux. Enfin, j'en aperçois un, je l'appelle, mais, pris de peur, il se sauve à toutes jambes.

Craignant sa dénonciation, mon compagnon et moi nous nous enfonçons dans la brousse. Au bord d'une crique, nous construisons un radeau. Il y avait trois heures que nous peinions dans la vase et assaillis

de milliers de moustiques, lorsque nous entendons soudain : « Halte là ! » Nous répondons par un plongeon et prenons la fuite. Nous abordons de l'autre côté. Plus loin, nous construisons un autre radeau. Nous sommes nus et n'avons pas mangé depuis trois jours. A la nuit, nous mettons le radeau à l'eau et partons au fil du courant. Six heures plus tard, le montant se fait sentir et nous nous cramponnons aux branches pour ne pas retourner en arrière. Les moustiques nous dévorent à un tel point que nous sommes obligés de nous enfoncer dans l'eau pour éviter leurs piqûres. Le jour paraît. Nous nous regardons et rions l'un de l'autre tellement nos figures sont boursoufflées par les piqûres de moustiques. Le perdant recommence, nous filons bon train et trois heures après nous arrivons dans le fleuve Mana. Avant d'arriver à la ville du même nom, nous vou-

lons aborder pour attendre les événements. Soudain, trois pirogues débusquent d'une anse du fleuve et foncent sur nous. Nous nous apprêtons au combat naval inévitable. D'un coup de ma perche, je fais chavirer une pirogue contenant deux noirs. Les noirs des deux autres pirogues redoublent d'efforts et réussissent à harponner notre radeau, qu'ils remorquent ensuite jusqu'à la ville de Mana. Ils crient à tue-tête : « Popote marrons » (en créole : forçats évadés). Tout Mana était sur le port et nous invectivait. Heureusement, les gardarmes mirent fin à cette scène en nous emmenant à la geôle de Mana. Quand ils surent que nous n'avions pas mangé depuis cinq jours, ils nous traitèrent humainement, nous donnant jusqu'à du vinaigre pour nous soigner le visage tant nous étions hideux. Au bout de quinze jours, on nous conduisit au camp des Hattes. Mis au

blockauss, ferrés aux deux pieds, bien que ce fût défendu depuis plusieurs années, nous fûmes livrés aux moustiques pendant huit jours et huit nuits. Le surveillant du camp était une vieille connaissance que tout le monde appelait « Marmet l'assassin ».

Enfin, une chaloupe nous conduisit à Saint-Laurent-du-Maroni. Je retrouvai le hideux blockauss.

Je fus surpris à fumer et puni de huit jours de cellule.

En sortant, on oublia que j'étais préventif et on me conduisit sur le camp ordinaire. Il fallait des scieurs de long pour Godebert. Le comptable m'inscrivit de son chef et j'y partis, tremblant de peur qu'on ne s'aperçût de l'erreur.

En arrivant à la case de Godebert, je vis trente hommes qui gémissaient sur le bat-flanc. C'étaient les malades qu'on

n'évacuait plus sur l'hôpital parce qu'ils étaient trop nombreux

Le chef du camp, M. Vacherin, vint voir le convoi des quarante-cinq — dont moi — qu'on lui envoyait de Saint-Laurent. « Quarante-cinq hommes, dit-il. Il n'y en a pas pour quinze jours. » Les hommes, en effet, mouraient comme des mouches. M. Vacherin avait coutume de dire : « La France nous envoie tous les six mois de quoi remplacer les disparus. Ce n'est pas cette viande-là qui nous fera défaut. » Je me promis de m'évader au plus vite. Quelques jours après j'étais dans la brousse avec quatre compagnons. A la pointe du jour, nous traversons la crique Messonier pour éviter les chasseurs d'hommes et n'avoir plus à nous garder que du côté de la crique du Nouveau-Chantier. Avec des vareuses de toile non dégommée, nous faisons l'embarcation rendue rigide par des



lianes et du bois. Nous mettons à l'eau. Notre canot de toile se comporte bien. Nous naviguons toute la nuit. A l'aube, nous sommes à la crique Lamantin, à trois kilomètres du fleuve Maroni. Trois de mes compagnons sont paresseux et c'est de leur faute si nous ne sommes pas plus loin. Nous accostons et tirons le canot dans la brousse. Nous passons une journée affreuse dans cette brousse chaude et pleine de moustiques. A la nuit, nous remettons le canot à l'eau en nous tenant tout près de la berge pour être moins remarqués. Nous atteignons le fleuve Maroni. Voici les Hattes, à l'embouchure du fleuve. Le montant nous fait faire des sauts formidables. Je vire de bord et en un clin d'œil nous sommes à la côte. Le canot est endommagé. Nous l'abandonnons et suivons la plage pendant dix-sept kilomètres. La nuit. Huit kilomètres nous séparent encore de Mana.

Nous approchons de la ville par une nuit noire, gagnons le cimetière et y faisons halte. Nous entendons le bruit des phonos et des danseurs. Les moustiques s'acharnent sur nous. Souffrons en patience. Deux heures d'attente et c'est le silence. Alors nous contournons la ville pour atteindre une crique où il y a beaucoup de pirogues de charge. Une heure après nous naviguons sur le fleuve Mana dans une pirogue de douze mètres de long. Le courant est contre nous. Il nous faut lutter à la pagaie pour ne pas être rejetés au quai de Mana. Soudain, je sens l'eau qui monte le long de mes jambes. Le trou de vidage n'était pas bouché. Mon camarade Sodini cherche en vain ce trou pour le boucher. L'eau monte toujours. L'embarcation est presque pleine. Sodini se jette à l'eau et fait chavirer la pirogue. Nous voilà tous les cinq dans le fleuve. J'aperçois la pirogue retour-

née qui flotte. J'appelle mes compagnons, un seul me répond, un nommé Marion. Nous nous cramponnons à la pirogue. Nos trois compagnons sont noyés. Le perdant nous permet de faire à la nage les douze kilomètres séparant Mana de la mer. Nous accostons dans une clairière et y échouons la pirogue. Nuit de veille. Marion est nu. Il s'enfonce dans la vase jusqu'au cou pour se préserver des moustiques. Nous avons très froid. A l'aube, après avoir regardé si nos compagnons n'apparaissaient pas — on ne sait jamais! — nous nous décidons à traverser le fleuve. Auparavant, il nous faut réparer la pirogue avec des lianes. Enfin, nous pouvons traverser. Hélas! nous avons été vus et cinq policemen nous cueillent en abordant.

Et c'est encore la geôle! Elle est pleine; huit relégués évadés ont été capturés la nuit même en mer par une goélette. Le len-

demain, la chaloupe *Mélinon* nous conduisait à Saint-Laurent-du-Maroni. Bloc-kauss. Tribunal maritime. Quatre nouvelles années de T. F. Six mois au camp de Charvein. Mais dans cet enfer j'avais appris à tout supporter. Mon temps de Charvein terminé, j'eus la surprise désagréable d'être envoyé aux Iles du Salut. Très malade, je fus hospitalisé et me rétablis peu à peu. Je passe dix ans sur les îles maudites. En raison de mon âge, on m'envoie au camp des impotents sur le territoire du Maroni. Vingt-quatre heures après, on m'expédiait au camp de Godebert, où je revis le fameux surveillant-chef Vacherin. J'attrape le pian-bois. Malade, et craignant Vacherin, je passe le fleuve Maroni à la nage et arrive en Guyane hollandaise. Sans papiers, sans argent, malade et âgé, je fus arrêté et renvoyé à Saint-Laurent.

Le Tribunal maritime de mars 1921, écoeuré des agissements du surveillant Vacherin, m'acquitta cette fois. Cet acquittement contraria le directeur de la Pénitentiaire qui me fit réintégrer aux Iles du Salut. Actuellement, il me reste encore deux ans à faire pour être libéré.

J'ai soixante ans.

\*  
\*\*

L'histoire des évasions de ce forçat est celle de presque toutes les évasions du bagne.

Certains ont été plus malchanceux et sont morts en mer, dans la brousse ou dans la vase.

Quelques-uns, plus heureux, ont réussi à s'échapper définitivement.

On voit par ce simple et probe récit que

les condamnés sont poussés à l'évasion par la vie inhumaine qu'ils subissent. Aucun espoir légal. Donc, l'évasion, même si on y meurt. Il n'y a rien d'autre à faire au bagne.

— J'ai toujours dans l'oreille les « good luck » dont me saluaient les Anglais de Georgetown lors d'une de mes évasions en 1907 ou 1908, je ne sais plus exactement. Au fait, je vais vous raconter, ça nous passera le temps.

Chacun se serra sur le bat-flanc, une narration de Marcheras, agrémentée de son pittoresque accent des « Grandes Carrières » (Montmartre), étant toujours un régal.

— A cette époque, nous avions décidé de nous évader, Sauvet et moi. Nous avions marre des haricots pourris, du pain moisi et du capitaine d'armes.

Sauvet était planton à la briqueterie du pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni. Il put donc gagner assez facilement notre point de rendez-vous.

Je déchargeais un trois-mâts sur l'appontement de Saint-Laurent et il me semblait

### III

GOOD LUCK ! (BONNE CHANCE)

— Parle-nous donc plutôt javanais, Marcheras. Avec ton Anglais à la mords-moi le doigt, tu nous fais pitié...

Marcheras ne tenait pas compte de nos observations amicales. Tout en arrangeant son paquetage, il lançait des « good luck » à chacune des pièces d'habillement de toile qu'il conservait précieusement pour confectionner la future voile de sa prochaine évasion. Quand il eut terminé le précieux inventaire, il vint vers nous et dit :

que les trois surveillants ne me quittaient pas des yeux ce jour-là. Il fallait cependant partir coûte que coûte, puisque j'avais donné ma parole à Sauvet de me trouver à six heures du soir à l'embouchure de la crique de la briqueterie. Une parole, c'est une parole.

Une averse providentielle vint à mon secours. Profitant de l'inattention momentanée des surveillants qui ouvraient leur parapluie (leur pébroque), je me laissai glisser dans le fleuve le long d'un pilier de l'appontement et m'éloignai à la nage, sous la pluie battante, au fil du courant.

Une heure après j'avais fait trois kilomètres : j'étais au but. Il était cinq heures du soir. Caché, Sauvet m'attendait depuis deux heures. Un échange de coups de sifflet, la jonction fut faite. Nous nous enfonçâmes à trois cents mètres dans la brousse. Là, Sauvet creusa le sol et déterra deux

estagnons pleins de provisions qu'il avait amassées petit à petit. Planton à la briqueterie, il lui avait suffi d'un peu de patience et de méfiance pour amasser cela. Nous fîmes l'inventaire de nos richesses. Six chemises de coton, neuves, pour la voile. Deux pagaies de bois dur, achetées dix francs à un libéré. Dix mètres de drisse de pavillon, fournis par le planton du directeur. Un sabre d'abatis, une hache, des clous, du fil, des aiguilles à voile... Cinq boîtes de lait condensé, six rations de pain séchées au feu, un kilo de sucre... Et le plus bath, l'indispensable, un seau en toile imperméable pour l'eau douce. Sauvet avait imperméabilisé la toile avec trois badigeonnages successifs de latex de balata. Nous avons aussi du tabac, des allumettes et trois pièces d'or — deux livres sterling et un louis — plus quelques pièces de vingt sous. En trois mois, nous avons

amassé tout cela. Système D... Il ne nous manquait plus que le principal : la bagnole.

La nuit était complètement tombée. Il pleuvait toujours. On n'entendait à la ronde que le coassement des crapauds-buffles et le hurlement des singes rouges. Vers huit heures, je quittai mon compagnon dans le dessein de traverser le fleuve Maroni pour aller voler une embarcation à Albina, chez les Hollandais. A cet effet, je confectionnai un léger radeau avec deux bottes de cannes à feu. Et hop ! à la flotte. J'avais emporté une pagaie. Je mis tout de même deux heures pour traverser le fleuve et arriver à l'appontement d'Albina, ou plutôt à trois cents mètres de là, sur la rive. Je quittai mon radeau et nu, le couteau entre les dents, la pagaie attachée sur le dos, je nageai doucement... doucement, vers le débarcadère. Un joli petit canot,

un amour, se balançait mollement. Je fis du bruit en tirant sur la chaîne qui le retenait au mouillage. Une sentinelle hollandaise cria, arma son fusil... mais j'étais déjà à quelque dix mètres, caché dans l'ombre noire de la berge. Adieu, amour de petit canot ! Tu es comme cette allumeuse de femme pour qui j'ai fait des coïonnades... Je cherche, en nageant doucement à proximité de la rive. Une petite pirogue est amarrée par une corde à un piquet. Je tranche la corde avec mon couteau. La pirogue dérive au gré du courant. Je la suis à la nage, à trente mètres de distance. La sentinelle n'a rien vu, cette fois. Je rejoins la pirogue et m'y hisse. A force de pagaie je gagne la rive française où m'attend Sauvet. Il faisait noir comme dans un four. De temps à autre, je sifflais doucement ; Sauvet, caché dans les palétuviers, me répondait pour me guider. Sa grimace

quand il vit mon acquisition! Et son dépit quand je lui parlai du petit canot! Mais il fallait se contenter de la pirogue. Tout ce travail nous avait demandé du temps. Il devait être deux heures du matin. Transis de froid, nous fîmes du feu dans la brousse, après que nous eûmes soigneusement caché la pirogue dans la vase des palétuviers. Puis nous dormîmes à tour de rôle. Au petit jour, nous fîmes la voile et le gréement qui se composait d'un petit mât et d'une vergue.

De notre cachette, nous vîmes passer un canot de la pénitencière, monté par deux surveillants, chasseurs d'hommes armés et qui, certainement, nous cherchaient. Ils se dirigeaient vers la crique Saint-Pierre qui se trouve à un kilomètre en aval. Nous entendîmes d'autres, plus tard, qui battaient la brousse, mais, cachés comme nous l'étions, nous ne pouvions être pris.

La nuit fut lente à venir. Il fallut sortir la pirogue de son lit de vase, la nettoyer, la gréer, arrimer les vivres et surtout le seau d'eau douce.

C'est prêt. Nous descendons le fleuve en pagayant ferme. Nous ne rencontrons personne. A l'embouchure du fleuve, à la bouée du Nord, nous hissons la voile. La brise est dure, la mer grosse. Notre pirogue danse comme une coquille de noix, mais nous filons vent arrière, direction nord-ouest.

Au jour, nous pensons à manger. Notre seau d'eau est crevé! Plus d'eau pour tremper notre pain, faire notre lait, nous désal-térer. Grognements, jurons, combien inutiles! Nous grignotons notre pain séché nous filons rapidement. Mais la fatigue des derniers jours se fait sentir. Cahotés dans cette pirogue instable, rôtis le jour par le soleil, transis la nuit, nous allons ainsi pen-

dant cinquante-deux heures. La soif nous oblige à piquer vers la côte pour faire de l'eau douce. Nos langues sont sèches comme de la pierre ponce et nous sentons monter la fièvre. Après avoir filé vers sud-ouest durant quatre heures, nous apercevons la côte. Une heure après, nous entrons dans l'embouchure d'un petit fleuve.

Presque aussitôt, un grand canot, monté par des noirs en uniforme, nous accoste :

— *Who are you?... From where did you come?...*

Un gigantesque mulâtre nous interpellait en anglais.

L'arrière du canot portait « *Police river Mabicouri* ».

Je sus alors que nous étions à trente-cinq milles environ de Georgetown, capitale de la Guyane anglaise.

Les policemen nous firent accoster et nous conduisirent au poste de police. On nous enferma dans une petite prison très propre où se trouvait un lit de camp. Nous étions abattus, livrés à de tristes pensées, quand la porte s'ouvrit. Un policeman nous apportait quelques vivres, un autre de l'eau douce, d'autres des cigarettes. Nous dévorons, nous nous gorgeons d'eau. Les policemen nous regardèrent avec pitié et curiosité. Puis ils nous invitèrent à nous reposer en attendant l'officier de police qui statuerait sur notre sort. Il y avait trois jours et trois nuits que nous étions complètement privés de sommeil. Nous nous endormons profondément. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi du lendemain quand on nous réveilla pour nous conduire devant l'officier de police.

C'était un blanc d'une quarantaine d'an-



nées, au visage sévère et au regard droit. Il nous dévisagea sans mot dire.

Nous étions pitoyables avec nos effets tout pleins de vase, nos pieds nus déchirés, notre figure et nos mains brûlés par le soleil et fendillés par l'eau de mer.

A l'aide d'un dictionnaire, l'officier nous interrogea en français :

— Vous êtes Français?

— Nous sommes, dis-je.

— C'est avec ce petite pirogue qui est au quai que vous étiez venus de la Guyane française?

— Avec cela, monsieur l'officier.

— Depuis combien de jours vous étiez en mer?

— Depuis trois jours.

Après un silence, il reprit :

— Vous étiez prisonniers, échappés des pénitenciers du Maroni ou de Cayenne. Pourquoi vous accostez le côte anglaise?

— Nous n'avions plus d'eau et mourions de soif, monsieur l'officier.

— Avez-vous moyens d'existence?

— Voilà, monsieur l'officier.

Et nous lui fîmes voir nos trois pièces d'or et nos pièces de un franc. Il prit le tout, l'enferma dans un tiroir, donna en anglais un ordre bref et nous fit reconduire dans la geôle où on nous donna encore à boire et à manger. Quand nous fûmes bien restaurés, nous envisageâmes avec tristesse la situation.

Renvoyés à Cayenne, c'étaient à nouveau les misères du bagne, les insultes, les provocations, la faim et le cachot, les menottes et les fers, le Tribunal maritime spécial, la réclusion cellulaire!

Nous être donné tant de mal, avoir joué notre vie, pour arriver à un aussi piètre résultat! Et tout cela à cause d'un seau d'eau crevé!...

La nuit vint, et le sommeil.

« *To sleep, perchance to dream!* » Je rêvais en anglais...

Le lendemain à huit heures, on nous conduisit de nouveau devant l'officier de police. Il nous dit sans préambule :

— Vous êtes de pauvres gens, des malheureux. Voici votre argent et vingt shillings de plus que je donne. Attendez... Je donne aussi quatorze jours pour quitter le pays, et conseille de ne pas reprendre la mer avec votre périssoire, car il ne faut pas jeter de défi à la Providence. Allez et bonne chance!...

Ah! le brave homme! Que le bon Dieu des flics le tienne en sa sainte garde!

Nous lui souhaitions, en nos cœurs de convicts en rupture de bague, de devenir millionnaire et d'avoir une longue et heureuse vie.

Nous achetons quelques vivres, un petit

baril pour l'eau douce, un peu de linge et quelques effets. Puis, sans attendre la fin des quatorze jours d'autorisation, nous reprenons la mer dans notre coquille de noix. Les policemen et les curieux, étonnés, nous regardaient faire. Quand ils virent que nous nous dirigeons vraiment vers la mer, ils furent transportés de ferveur sportive comme dans un match de football. Tous criaient, en agitant les bras en signe d'adieu :

— *Good luck! Good luck! French courageous! Good luck!*

\*  
\*\*

Cinq jours plus tard, nous entrons dans l'Orénoque. Nous travaillons de suite. L'évasion avait réussi...

Depuis, Sauvet s'est établi en United

States. Quant à moi, après avoir joui d'une année de liberté en Amérique Centrale, je voulus revoir Paname, ma Butte Montmartre, les copains.

Reconnu et arrêté en rade de Fort-de-France, je fus réintégré.

Et voilà, les aminges. Quand on est c..., c'est pour longtemps. *Good night!*

## IV

## LE MORT DE L'ORAPU

Le vieux Crespi rumina quelques secondes, avala le fond de son quart de café, bourra posément sa pipe et se décida enfin à répondre à ma question.

— *L'Orapu?* Parmi tous les forçats du pénitencier, il n'y a plus guère que moi et le vieux Ballin, le gardien de case, qui avons connu ce camp de répression. On l'appelait le *camp de la mort*, tellement les hommes crevaient. En ce temps-là, la

réclusion cellulaire de l'île Saint-Joseph n'existait pas. Elle ne date que de 1906. Avant cela on punissait les évadés repris de deux à cinq ans de chaîne. On rivait cette chaîne au pied gauche, elle pesait 3 kgs 500. Pour qu'elle ne traînât pas à terre, on l'attachait à une boucle de la ceinture. On aurait dit un énorme chapelet de capucin. La récidive d'évasion était punie de la double chaîne, soit 7 kilos. Affamés et harassés par un régime d'extrême rigueur, le port de la chaîne décuplait nos souffrances. Il arrivait parfois qu'on attachait deux hommes à la même chaîne, pour rendre encore plus difficiles leurs chances d'évasion. Ils ne pouvaient rien faire l'un sans l'autre, deux mètres de chaîne les reliaient chacun par un pied. La Pénitenciaire avait soin d'accoupler les hommes qui se détestaient. Tu sais qu'il est très rare de rencontrer un

homme pensant exactement comme toi, surtout pour l'évasion. Tu veux passer par ici, l'autre par là. Tu veux partir de jour, l'autre de nuit. Tu te sens en pleine force, l'autre a *les foies*, ou il est malade, ou il attend une meilleure occasion — histoire de légitimer sa frousse — ou encore il ne veut pas s'en aller du tout. Chacun a son idée, ses raisons, ses préférences. Les évasions d'hommes accouplés étaient donc vraiment très rares. J'en ai vu pourtant quelques-unes.

Je me rappelle de l'évasion d'Yves, le Breton, et de Morino. J'en frémis encore après trente ans... Mais j'anticipe.

Donc, Morino et Yvon étaient accouplés, au camp de l'Orapu, depuis de longues années. Ils étaient tellement habitués à leur chaîne qu'ils ne la sentaient plus. Malins, ils avaient fait croire à leur haine réciproque. Tout le monde croyait

qu'ils s'en voulaient à mort. Un jour ils s'évadèrent.

Nous étions une cinquantaine au débroussage d'un nouvel abatis qui devait servir à planter des patates et des cramaiocs pour la nourriture des hommes du camp. Pour ce travail, on était forcément un peu dispersés. Mais il y avait dix surveillants armés de carabines et autant de porte-clés arabes armés de sabres d'abatis et de bâtons. Tous ces gardiens entouraient la corvée. Une évasion paraissait impossible, surtout à cause des chaînes qui s'accrochent aux basses branches, aux lianes, aux chicots, enfin à toute cette sacrée brousse de malheur.

J'ai toujours cru que Morino et Yvon avaient acheté le silence du porte-clés Abd-el-Kader, le roi des charognards. Car il avait attiré les surveillants de l'autre côté où travaillaient nos lascars. Est-ce

qu'on sait jamais avec ces bicots? Ils sont à vendre et à louer. Ça n'a pas de conscience. Ça vous *donne* ou ça vous aide à filer, selon leur intérêt. Des hommes, ça! (Crespi cracha de dégoût.) Tu les connais. Passons. Donc, Yvon et Morino avaient filé. Quand le surveillant revint à son poste, il ne put que constater le fait et cria : « Évasion. »

Tu sais comment ça se passe encore aujourd'hui. On nous réunit en tas, les mains en l'air. Un geste, une parole, et tu es un homme mort. La moitié des surveillants et des porte-clefs nous entoure, carabines dirigées sur nous, sabres d'abatis levés, prêts à frapper. Les autres surveillants tirent dans la direction où les broussailles remuent. Puis le chef de corvée crie : « En chasse. » Les porte-clés courent dans la broussaille, suivis des surveillants. La chasse à l'homme... Cette fois-là, les

chasseurs revinrent bredouilles, crottés, pleins de vase et d'épines, jurant tous les noms de Dieu. Ils se vengèrent sur nous. Nous fûmes tous punis de pain sec ce jour-là.

Jusqu'ici tout allait bien. Nous aurions fait une semaine de pain sec pour que nos camarades réussissent leur *cavale*. Une angoisse nous tenaillait. Qu'étaient-ils devenus, embarrassés de leur chaîne, accouplés, et rien pour limer cette sacrée ferraille?

Je l'ai su longtemps après, quand Yvon eut retrouvé sa raison. Je m'en rappelle comme d'hier. On n'oublie pas des choses pareilles.

Les voilà donc dans la brousse, collés l'un contre l'autre pour ne pas accrocher leur chaîne. Les balles pleuvent autour d'eux. Les Arabes les approchent en hurlant leur charabia. Ils vont, ils vont, insen-

sibles aux épines, indifférents aux balles, jouant leur vie pour la liberté.

Les Arabes sont sur leurs talons, les chiens dressés à la chasse à l'homme les entourent déjà en aboyant la victoire. Ils vont toujours, luttant de vitesse, espérant en l'impossible. L'impossible! Ils ont dérangé un nid de mouches sans raison, et ces sortes de guêpes de la brousse les attaquent de leurs dards brûlants. Mais elles attaquent aussi les chiens et les Arabes qui se sauvent affolés dans tous les sens en hurlant de douleur. Morino et Yvon en profitent pour redoubler d'ardeur. Ils ne se sentent plus poursuivis. Ils vont, collés l'un à l'autre, le cœur plein de joie et d'espoir. Ils traînent après eux un tas de broussailles accrochées dans les mailons de leur chaîne. Pour s'en débarrasser, ils s'arrachent les mains aux épines de warras, longues comme un doigt.

Ils se dirigent maintenant vers l'ouest, vers les hauteurs, c'est-à-dire les mines d'or. « Là, pensent-ils, nous pourrions nous débarrasser de cette chaîne; après, on verra. » Car les chercheurs d'or de la Guyane ne livrent pas les évadés. Pas si bêtes, ils les exploitent.

Pendant huit jours, ils allèrent donc vers l'ouest, en se guidant sur le soleil, qu'on voit tout de même de temps en temps quand les hauts arbres sont moins serrés. On ne va pas vite en brousse, même quand on est organisé comme une expédition de *civils*. A plus forte raison deux forçats enchaînés, crevant de faim et de fatigue, et harcelés la nuit par ces moustiques infernaux qui ne laissent pas de répit. Tu connais ça. Passons.

Les pauvres bougres étaient écorchés à vif. Ils s'étaient couverts, tant bien que mal, avec les larges feuilles de bananiers

sauvages maintenues au corps à l'aide de lianes souples et fines.

J'ai fait comme eux dans mon évasion de l'Acarouani où je suis resté deux mois en brousse avant de me faire prendre comme un benêt à cause de ce libéré en qui j'avais eu confiance. Il est du reste crevé comme un charognard. Quelle race, ces charognards! Dis-moi donc ce qu'ils ont dans le ventre? (Crespi fit un geste terrible et son vieux poing dur fit résonner le dur bat-flanc.)

— Bois, Crespi, dis-je en lui tendant un peu de café.

Il but et, apaisé, continua :

— Après huit jours de brousse, leur pauvre corps n'était plus que plaies. Les taons, les mouches à dagues, les moustiques leur faisaient la vie intenable. Et quand ils s'étendaient à même le sol pour se reposer, les fourmis les tenaillaient jusqu'au sang.

La brousse s'éclaircit enfin. Personne ne viendrait plus les chercher là. Ils s'installèrent auprès d'une crique, attendant au lendemain pour prendre une décision. La décision du lendemain fut de redescendre un peu vers la brousse pour tendre une *trappe assommoir*, dans l'espoir d'attraper quelque gibier. Ah! Madone de la Madone! Ils n'avaient pas fait cent mètres en brousse que Morino poussa un cri de terreur en s'abattant sur le sol. Un serpent *crage* pendait au bout d'une branche, la gueule ouverte et menaçante, la langue pointée en avant, prêt à une nouvelle attaque.

Yvon tira sur la chaîne de toutes ses forces pour éloigner Morino. Celui-ci expirait quelques instants plus tard dans d'indicibles douleurs.

Yvon comprit tout. Morino avait donné de la tête dans le *crage* qui se confondait

avec les lianes pendantes. Le *crage* furieux l'avait mordu au cou, derrière l'oreille. La mort n'avait pas tardé.

Et voilà Yvon enchaîné en brousse à un cadavre. Sa terreur horrifiée le maintenait immobile.

A terre, la grimace épouvantée du mort. Sur l'arbre, enroulé maintenant sur sa branche, le *crage* guettait de ses yeux cruels et sa gueule gardait un plissement de menace.

Surmontant sa terreur, Yvon chargea le mort sur son épaule et s'en revint vers la crique. Il n'était plus question de *trappe assommoir*. Autre chose avait remplacé son idée de faim. Malgré ses dures années de bagne, Yvon croyait toujours aussi ingénument au Dieu de son enfance. Les légendes contées aux veillées avaient ancré en lui, et pour toujours, sa foi en la survivance de l'âme. Son culte de la mort était



tenace. Il n'abandonnerait pas le corps de son ami aux bêtes de la brousse.

Il lava le mort avec de l'eau de la crique, lui fit un lit de feuillages et s'agenouilla. Il pria toute la nuit. Au matin, sa décision était prise. Il retournerait au camp de l'Orapu pour y faire enterrer son mort. Les cruelles punitions infligées aux évadés repris ne l'intimidèrent point. Il ne regretta pas sa liberté perdue. Il n'avait peur de rien, sinon d'abandonner ce mort dont il avait la charge.

Mais le mort violaçait déjà. Arriverait-il assez tôt avant la décomposition? Aurait-il la force de le porter jusqu'au camp? Retrouverait-il le chemin?

Il but à même la crique, dit une dernière prière, fit avec deux branchettes une croix qu'il ficha en terre et chargea son mort sur le dos. En pénétrant de nouveau dans la brousse, il éprouva une peur terrible en

pensant au crage. Il allait rapidement, insensible à tout, aux épines de waras, aux piqûres de moustiques et des mouches à dagues, aux morsures des fourmis. Il était pour ainsi dire environné de toute cette vermine attirée par l'odeur du cadavre. Mais il ne sentait pas encore l'horrible puanteur. Sa peur du crage vivait seule en lui. Toutes les lianes pendantes lui apparaissaient comme autant de crages. Armé d'un long bâton, il les tâtait de loin avec méfiance. Son habitude de la brousse lui permettait tout de même d'avancer assez vite, malgré sa charge, sa chaîne, sa peur du crage et les innombrables obstacles qui gênaient sa fuite éperdue. Il ne pouvait être question de repasser par le chemin qu'il avait déjà pris, car la brousse efface en une seule nuit le passage de plusieurs hommes. Il allait vers l'est, vers l'Orapu, vers le bagne. Il buvait aux flaques d'eau,

mâchonnait quelques feuilles cueillies en passant. Sa foi en Dieu le soutenait, ainsi que le culte de son mort qu'il devait à l'ensevelissement. Mais il lui fallut bien s'arrêter pour la nuit. Déposant pieusement le mort sur un lit de feuilles, il s'éloigna de lui autant que le permettait la longueur de la chaîne et essaya de s'endormir. Ce fut alors une attaque violente de légions de moustiques et d'armées de fourmis. L'odeur du mort dominait toutes les senteurs de la forêt. Les cris stridents des singes hurleurs et les multiples appels des oiseaux nocturnes le maintenaient dans la terreur. Et les innombrables lianes qui dansaient dans la nuit semblaient autant de grages gigantesques prêts à le mordre au cou, derrière la nuque, comme Morino.

Soudain, sa chaîne l'ayant tiré, il lui sembla que le mort bougeait. Sa terreur

redoubla en apercevant quatre points lumineux dans la nuit, deux paires d'yeux sans doute. Il poussa un cri strident et bondit près du mort pour le protéger. Les yeux disparurent et il entendit des grognements de colère qui s'éloignaient. Des pumas, pensa-t-il. Et sa peur disparut, car les pumas n'attaquent pas l'homme éveillé. Mais il ne pouvait plus se rendormir. Le mort devait être veillé et défendu. Cette nuit de douze heures fut interminable. Seule, la prière le soutint contre l'affreuse torture des moustiques, des fourmis et de la puanteur.

Au matin, il constata que les pumas avaient arraché des morceaux de chair aux jambes de Morico. Ayant rassemblé ses forces, il le charge de nouveau sur son dos. Et il courut, foulant le sol à longues enjambées, sautant par-dessus les arbres tombés et les tas de bois mort. Ses jambes

meurtries le trahissaient parfois, il butait, tombait et son mort allait donner de la tête contre le tronc de quelque arbre gigantesque. Son pauvre cher mort, sa croix, son calvaire ! De sa bouche, du nez, des yeux, des oreilles et des morsures des jambes coulait un sang noir et épais. Sa chair froide et flasque répugnait au toucher et, pour atténuer cet écœurement, Yvon l'avait habillée de larges feuilles.

Le misérable Yvon faiblissait. Ses jambes fléchissaient de plus en plus. Ses yeux s'injectaient et ne voyaient plus guère. Son étreinte se relâchait et le mort glissait...

Et voilà qu'il eut peur pour sa raison. Il se surprenait à parler tout haut et comme à son insu : « Le grage, le grage... » s'entendait-il dire. Toutes les peurs étaient en lui comme autant de supplices. Une lueur de volonté à peine consciente le

maintenait debout. Mais il allait toujours, cramponnant sa charge sacrée, butant de plus en plus, et ses plaies s'agrandissaient, s'envenimaient. Le mort devenait de plus en plus lourd et la décomposition s'accélérait. Ce n'était plus qu'une pauvre chose noire marbrée de violet. Arriverait-il à temps ? En aurait-il la force ? Était-ce le bon chemin ?

Et la nuit vint. Elle fut encore plus douloureuse que les précédentes. Douze heures dans les ténèbres, seul avec le mort qu'il n'osait plus quitter dans la crainte des pumas. Sa fatigue était si grande qu'il dormait quand même quelques minutes, se réveillait soudain et s'endormait encore. Ainsi toute la nuit. Sa sensibilité était morte. Il sentait à peine les infernales piqûres de moustiques et les morsures de fourmis. Son tympan ne percevait plus les cris du singe hurleur. Son

effroi des grages avait dépassé le plafond de la peur. A vrai dire, sa raison l'abandonnait peu à peu.

Le jour vint et lui apparut comme un présent du ciel. Il eut une peine infinie à chasser la multitude de fourmis qui mordaient la chair du mort. Puis il le rechargéa sur son dos, comme une croix trop lourde, au prix d'efforts inouïs. Et il alla lentement, sans force, à peine soutenu par la tenace lueur de sa foi et l'obscur sentiment de son devoir. Ses repos étaient fréquents, mais il n'osait plus se séparer du mort dans la crainte de ne plus pouvoir le recharger. Pensait-il même à cela? Ce n'était plus qu'un automate, un moribond portant un cadavre. Il s'écroulait à terre sans lâcher sa charge, et se relevait en se cramponnant aux lianes à la force de son unique bras libre. La chaîne traînait, accrochait, et il tirait, tirait jusqu'à tom-

ber à terre. Les fourmis pullulaient sur ces deux corps embrassés. Yvon ne les sentait plus.

En dépit de son extrême faiblesse, il reconnut à des indices sûrs qu'il approchait de la demeure des hommes. Son pas incertain se fit plus ferme. Il essaya de crier et ne put. Il allait, la bouche ouverte, sans salive, comme un chien à bout de souffle.

Il tomba, ne put se relever et s'endormit. D'intolérables morsures de fourmis le réveillèrent. Il faisait nuit noire. Morino était couché en travers de lui. Ce repos de plusieurs heures ayant ranimé ses forces et réveillé son esprit, il sentit l'horrible puanteur et s'éloigna de toute la longueur de la chaîne. La lune s'était levée. A cette lueur blafarde, il se guida avec sa charge dans la nuit, en se repérant sur les cris d'un singe hurleur pour ne pas s'égarer. Sa

fatigue le reprit au jour. Ses oreilles bourdonnaient. Des hallucinations fréquentes le détournèrent de son chemin. Quand il reprenait sa lucidité il se surprenait à se traîner sur le sol en rampant. Pour reposer ses pieds douloureux, il continua ainsi. Vers le soir, il entendit des chiens aboyer dans le lointain et se dirigea vers eux, bien avant dans la nuit. Les aboiements cessèrent, il dut s'arrêter. Le sommeil le terrassa. Il fit des rêves horribles. Il était au milieu de crages et d'immondes serpents de toutes espèces. Des morts en putréfaction l'embrassaient. Il se réveilla. Sa figure touchait celle du mort. Des lianes le fouettaient doucement. Il reprit son fardeau, se hâta lentement en s'accrochant aux lianes de son bras libre... Puis, il ne se souvint plus. Comment se traîna-t-il ainsi durant tout ce jour? Comment passa-t-il la nuit? Il ne le sut jamais.

Il se souvint seulement du choc ressenti à la vue d'Abd-el-Kader, de garde à la porte du camp, d'Abd-el-Kader qui se sauva en le voyant, et de son cri horrifié : « Chef, deux morts, deux morts, qui rampent... »

\*  
\*\*

Yvon resta deux mois à l'hôpital entre la vie et la mort. Il mit autant de temps à recouvrer sa raison perdue. Sa première pensée lucide fut pour Morino et le lieu où il était enterré. Mais il resta toujours faible d'esprit. Il causait peu, et seulement pour raconter les péripéties de son évasion. Il ne variait jamais. Il traîna quelques mois encore, puis mourut doucement, sans souffrances.

Le gouverneur avait réclamé la chaîne. Il en fit cadeau à une dame de son entou-

rage, à une dame qui demandait souvent :

— Gouverneur, racontez-nous donc l'histoire effrayante du mort de l'Orapu...

— Ça, c'était le bagne, conclut Crespi, me voilà avec le cafard pour huit jours. Bonsoir.

## V

## LE TOMBEAU DE VASE

— Que personne ne bouge!...

Vingt surveillants munis de lanternes envahissent la case endormie.

— Evasion! chuchota Petit Bout.

Les surveillants firent l'appel. Personne ne manquait ici.

Bruits de portes que l'on referme, de chaînes, de lourds verrous, puis les pas des gardiens s'éloignant dans la nuit. Un silence angoissé règne dans la case. Les hommes sont frémissants, à froid, comme

à chaque nouvelle évasion. Chacun pense à la liberté, pour soi d'abord, ensuite pour ceux qui viennent d'essayer leur chance une fois de plus.

Leur chance? — Leur mort, peut-être!...

— Mais qui est-ce? supputaient les hommes.

Ils étaient pendus aux barreaux des fenêtres, fouillant l'épaisseur de la nuit, tendant l'oreille, anxieux de savoir.

Ceux d'entre nous qui savaient, feignirent de se rendormir. Mais nos cœurs battaient à gros coups comme à l'approche de la mort.

Un groupe de chasseurs d'hommes repassa sous nos fenêtres. Nous sûmes qu'ils étaient bredouilles. Nos cœurs cessèrent de battre la peur.

— Jef et Lejaune! Jef et Lejaune sont de *belle!* Qui aurait cru cela de Lejaune? Jef, parbleu! c'est un homme de *cavale.*

Mais qu'il s'acoquine avec ce Lejaune... comprends plus!

Les hommes, maintenant au courant de l'évasion par les paroles échappées aux chasseurs d'hommes, laissaient libre cours à leur étonnement.

Il y aura toujours des naïfs pour s'étonner de tout. Comme si ce n'était pas la simplicité même que Jef, trop surveillé, se soit associé pour l'évasion avec Lejaune qui jouissait d'une certaine liberté en raison de services rendus à la Pénitencière. Et soudain, ce Lejaune maudit de tous, ce mouchard de Lejaune fut absous en un tournemain par les forçats, presque tous si faciles à retourner, comme des crêpes.

— Lejaune peut faire sa prière, souffla cependant Petit Bout.

— Tu crois que Jef...

— C'est couru. Jef a profité de son

influence sur le mouchard pour lui faire préparer la *cavale*. Mais c'est tout. Il l'exécutera au premier tournant.

Il tira quelques bouffées de sa cigarette, posément, pour appuyer sa sentence :

— C'est régulier, conclut-il. Lejaune a trop trahi. Il devait y passer tôt ou tard... Ceci entre nous, fit-il en posant un doigt sur sa bouche.

Le matin fut long à venir. Au jus matinal, tout le monde savait, par le rapport de la cuisine, comment les choses s'étaient passées.

Lejaune avait préparé un radeau, Jef avait décadé sa porte, et tous deux étaient partis en mer, vers Kourou. L'île Royale fut fouillée de fond en comble, les hommes furent interrogés, tout cela en vain. Jef et Lejaune étaient bien partis.

Trois jours passèrent. La vie de bagne

reprit sur l'île maudite, vie de lassitude, de désespoir. De savoir deux des nôtres évadés nous rendait l'esclavage plus lourd...

Le soir du troisième jour, alors que les corvées rentraient au camp, un bruit nous vint du sémaphore : Jef et Lejaune, enlisés dans la vase du Kourou, avaient été repris. C'était vrai, en effet. Ils revinrent le lendemain à bord du petit vapeur *Maroni*, excédés, désespérés, enchaînés l'un à l'autre.

Petit Bout était pâle de colère, non contre les hommes, mais contre cette vase de malheur qui avait arrêté son ami Jef après tant d'autres. L'instruction fit diligence, contrairement à l'habitude. La Pénitenciaire avait hâte de châtier Lejaune en qui elle avait mis sa confiance. Pour Jef, son évasion était considérée comme normale. Mais Lejaune ! il l'allait



payer cher. Petit Bout s'affairait sans en avoir l'air. Il préparait la nouvelle évasion de Jef, avec précision, comme doit le faire un mécanicien.

— Tu vois cela, me confia-t-il un soir en me montrant une clé minuscule dans le creux de sa main, c'est la dernière chance de Jef. Il sera mis à la barre de Justice à bord du vapeur *Maroni* quand il partira pour le Tribunal Maritime à Saint-Laurent. Cette clé ouvre le cadenas qui ferme cette barre. Dix secondes d'inattention des surveillants et Jef piquera une tête dans le fleuve *Maroni*. C'est bien le diable s'il n'atteint pas la rive sans être blessé par les balles de ces maladroits. Pas facile, tu sais, de tirer d'un bateau en marche...

Et il replaça la merveille dans la cachette des forçats. Il ne restait plus désormais qu'à faire parvenir la clé dans le

cachot de Jef. Ce fut Toto qui s'en chargea. Un matin à l'appel il répondit « présent » en javanais. Tous les hommes rirent... Le surveillant porta le motif qui valut à Toto trente jours de cachot. Deux jours après, Jef avait la clé. Et le voilà prêt à nouveau pour l'aventure.

Depuis six mois qu'il est en prévention au quartier disciplinaire, Jef a repris des forces. Son porte-clés, acheté par ses amis, lui passe en fraude tout ce qu'on lui envoie et lui laisse parfois sa porte entr'ouverte pour purifier l'air de sa cellule.

Branle-bas de combat à l'Île Royale. Le vapeur vient chercher les préventionnaires pour Saint-Laurent. Deux surveillants de choix sont désignés pour les accompagner. Le commandant assiste à la mise aux fers de Jef et Lejaune, sur le pont avant du vapeur. Les surveillants, carabines au

poing, se placent à côté d'eux. Jef et Lejaune font le mort.

Il faut un jour pour aller des îles à Saint-Laurent. On passe la nuit en mer de façon à n'entrer qu'au jour dans le fleuve. Les gardiens redoublent de surveillance. Le vapeur avance lentement car, si le fleuve est large, la passe est étroite. On sera dans une heure à Saint-Laurent. Les gardiens sont heureux d'y amener leurs prisonniers. Ceux-ci feignent de sommeiller. Le soleil est déjà chaud, la brise nulle, et les palétuviers tendent leurs racines géantes à cent mètres du vapeur.

— On approche, capitaine, dit un surveillant.

— Dans une petite heure, répond le créole.

Soudain, les deux surveillants se sentent bousculés, Jef et Lejaune sautent par dessus bord dans le fleuve et nagent vigou-

reusement vers la rive. Emotion à bord. Les nageurs sont à vingt mètres, à trente, à cinquante, avant que les surveillants aient repris leur sang-froid. Maintenant, ils tirent sur les cibles mouvantes. Les balles crépitent dans l'eau. Les nageurs gagnent le large. Ils atteignent la rive, s'accrochent aux racines de palétuviers. Leurs torses émergent de la vase. Jef fait un rétablissement désespéré et s'enfonce dans la brousse. Mais Lejaune, les pieds pris dans les racines sans doute, ne peut se dégager. Les balles pleuvent autour de lui. Il hurle à la mort... Alors, on vit cette chose merveilleuse : Jef, déjà sauvé, retourna sur ses pas au secours de Lejaune, le chargea sur son dos et, lentement à cause de la vase où il enfonçait jusqu'aux cuisses, l'emporta dans la brousse. Fous de rage, les surveillants tiraient toujours. Les balles coupaient des bran-

chettes, des feuilles, ou s'aplatissaient contre les troncs d'arbres. Cependant que les deux fuyards, sains et saufs, disparaissaient dans l'épaisseur de la forêt dense.



Le sémaphore nous apporta la nouvelle à l'Île Royale. Des battues organisées autour de Saint-Laurent et sur le fleuve ne donnèrent aucun résultat. Nulle trace des évadés.

Petit Bout exultait. Pourtant, il comprenait mal le périlleux secours de Jef à Lejaune : « On n'expose pas sa vie pour un mouchard. »

— Ce n'était plus un mouchard, Petit Bout, mais un homme en péril.

— D'accord, reconnaissait l'entêté. Mais puisque Lejaune *doit* être exécuté,

pourquoi l'a-t-il sauvé... Je ne comprends pas.

Les jours passèrent sur l'incident, et les mois, et deux années. Personne n'avait eu de nouvelles de Lejaune et Jef. « Ils sont en sûreté quelque part, » pensait-on.

Puis, Petit Bout fut libéré. Il ne s'attarda pas dans la colonie si peu nourricière. Il prit le large...

Beaucoup de temps passa encore, Jef et Petit Bout prenaient figures d'ombres mortes, dans le souvenir du bagne.

Un jour, un billet soigneusement caché dans de la cire et qui venait du Texas arriva aux îles.

Quels étonnants facteurs l'avaient apporté jusqu'à Royale? Ce billet était de Petit Bout.

Voici ce qu'on y lisait :

*Je viens d'enterrer Jef. Il est mort dans*

son lit, comme un bourgeois paisible. Ne perdons pas de temps à regretter les morts : ils sont plus heureux que nous. J'arrive donc de suite à ce que je veux que vous sachiez. Lejaune est mort depuis longtemps. Rappelez-vous ce que je vous disais à Royale au moment de leur évasion. Quand j'eus retrouvé Jef, mon premier mot fut pour lui demander où était Lejaune. Il s'entêta longtemps à ne pas vouloir répondre. Ces jours derniers, il m'apprit ceci : « Quand j'eus tiré Lejaune du mauvais endroit où il se trouvait, je l'entraînai loin dans la brousse. Nous vécûmes là plusieurs jours en attendant que les chasseurs d'hommes se fatiguent de leurs vaines recherches. Je fis ensuite un radeau sur la vie hollandaise. Lejaune voulut en faire autant. Je lui dis que c'était inutile. Je crois qu'il ne comprit pas de suite le sens de ma réponse. Quand j'eus

terminé mon radeau, je pris Lejaune à la gorge, le terrassai et lui signifiai que sa dernière heure était venue. Il était pâle de peur, n'osait résister mais tout de même implorait son pardon : Non, fis-je, une fois libre, tu me vendrais comme tu as fait toute ta gueuse de vie. Je me suis servi de toi pour ma liberté. J'ai risqué ma vie pour que tu échappes aux balles des surveillants. Je t'ai gardé plusieurs jours avec moi et, pendant ce temps, j'ai vu dans ton regard trouble que la trahison était toujours en toi. Maintenant, je suis prêt à traverser le fleuve. Je vais t'exécuter comme un traître incorrigible. Tiens!...

Je lui perçai le cœur. Puis je l'emmenai auprès de la vase molle et y jetai son cadavre. La vase but le mort, goulûment, puis se referma sur lui. Un quart d'heure après, nulle trace ne subsistait. Le tombeau de vase semblait serein comme l'innocence.

*Nul bruit autour de moi, sinon ceux de la brousse. Personne sur le fleuve. Je poussai mon radeau de bambous et la nuit engloutit mes efforts silencieux. Deux heures pour traverser ce maudit fleuve. J'accostai en Guyane hollandaise, parmi les palétuviers, et toujours dans la vase. Cette vase traîtresse, engloutisseuse, maintenant me répugnait. Sans elle, sans sa muette complicité, jamais je n'aurais osé sacrifier Lejaune, à cause des traces. Je me disais qu'après tout je n'étais pas sûr que Lejaune eût continué à trahir. Rien de plus bête qu'un meurtre inutile. Mais j'y avais trop pensé. J'avais trop caressé cette exécution pendant les longs mois de cachot noir. Je n'étais plus maître de ma pensée, mais son esclave...*

*Et voilà, je me suis tué d'efforts pour arriver jusqu'ici, libre en pays libre... et je n'en peux plus. Je meurs de dégoût, pour*

*avoir jeté Lejaune dans un tombeau de vase.*

Voilà l'histoire de Jef.

VI

RÉVOLTÉS AU BAGNE

— Tu n'as pas honte, salaud, ivrogne, tête de vache ! Tu déshonores le bagne !

Angelo n'a pas honte. Il était de corvée de déchargement du *Caraïbe*, ce matin 15 avril 1931, avec quarante-quatre autres forçats. Pour les garder il y avait deux surveillants militaires, Mandon et Delanoy. Pour veiller sur les barriques de vin à transporter au magasin, l'administration pénitentiaire de Cayenne avait

délégué trois commis d'administration. Sage mesure car dix barriques de vin, au bagne, se gardent moins facilement que quarante-cinq forçats. La preuve n'en est plus à faire et ce n'est pas la journée du 15 avril qui détruira cette affirmation. En effet, à huit heures du matin, une barrique de vin était éventrée ; les quarante-cinq forçats, les deux surveillants militaires étaient ivres et les commis de l'administration ne savaient plus où donner de la voix. Faire mouiller le vin et conserver ainsi le nombre total de litres de liquide n'était qu'un jeu, mais obtenir que cela fût fait, sans dispute, sans bataille, était plus malaisé.

Ils en vinrent à bout et se montrèrent singulièrement soulagés quand, à dix heures et demie du matin, les porte-clés et les surveillants rallièrent, en flageolant sur les jambes, une troupe avinée qui rega-

gnait le pénitencier de Cayenne, pour y manger la soupe.

A la vérité, nul ne pouvait reconnaître sa route. Les deux porte-clés arabes, Sénousi et Bou Grim, Mandon, chef de la corvée et Delanoy, jeune surveillant, se laissèrent guider et les bagnards, plutôt que de suivre l'itinéraire imposé, entreprirent de descendre la rue de la Liberté, fort passante à cette heure du jour.

Ce fut le plus mal en point de la bande que le surveillant apostropha en ces termes : tête de vache, ivrogne, salaud.

L'autre répliqua. Bou Grim bondit sur lui. Une mêlée générale allait s'ensuivre quand survint le commissaire de police de Cayenne et deux agents qui rétablirent l'ordre.

Mais, à l'arrivée au camp, le porte-clés Bou Grim, qui avait mal digéré les horions que lui avait distribués ses camarades de

chaîne, remit tout en cause. Il avait fui, sous les coups, la bagarre de la rue de la Liberté et il attendait la corvée, à l'intérieur du pénitencier. Il était armé d'une barre de fer.

— Qu'est-ce que tu fous avec ce truc-là? questionna l'un des bagnards.

— C'est pour te casser la tête.

Ah! ce ne fut pas long. Ce « charognard » venait de tomber sur un fort-à-bras et, sous le coup de l'ivresse, il menaçait de le descendre!...

Dix hommes lui tombèrent dessus. D'autres porte-clés accoururent et d'autres transportés. Totor saisit un pied de fer; Toussaint et Angelo, deux Martiniquais, deux assassins, mais qui, ce jour-là, n'avaient pas le goût du meurtre, s'efforcent de calmer les belligérants; tous les transportés européens sont dans la cour; tous les porte-clés arabes se sont

armés de bâtons et de barres de fer; les couteaux — pourtant interdits au bagne — sortent comme par enchantement, des casaques bariolées; les surveillants Piétri, Gallet et Vincent viennent participer à la fête. Ils ont des revolvers; ils ont la puissance de leurs galons. Cela ne suffit pas au surveillant Gallet qui frappe le galérien Angelo à coups de pied dans le bas-ventre. Celui-ci proteste. Le surveillant Pietri lui colle sous le nez un menaçant « modèle réglementaire » : « Marche ou je te fous en l'air! » Angelo marche, mais tout le pénitencier crie, tempête. Les lames brillent, les bâtons s'abattent. Il y a déjà quatre hommes sur la terre rouge du camp. Par chance, surviennent le chef du champ, M. Leblanc et un surveillant martiniquais, Andée. Ce sont deux hommes braves: ils se jettent dans la mêlée, les mains vides. Leur courage fait, du coup, tomber l'ivresse

et l'exaltation meurtrière des cent cinquante hommes qui allaient se massacrer.

L'émeute est calmée et M. de Loyère, ce fonctionnaire de l'administration pénitentiaire qui, en 1909, écrivait : « Je ne pense pas m'avancer en disant que, depuis 55 ans que le bagne existe, il n'y a pas eu un seul cas de mutinerie concertée ayant amené l'assassinat de surveillants militaires ou de chefs de camp », n'aurait pu, le soir du 15 avril, changer un mot à son rapport.

\*  
\*\*

Le colonel Prevel sentit venir le coup. Dans les premiers jours de juin, il releva de son poste le surveillant principal Bergeas, qui commandait depuis plusieurs



mois le camp de Saint-Jean et 1.400 relégués.

Ce n'est pas que le colonel fût mécontent de ce colosse, dont la poigne rude obtenait des relégués un rendement inespéré et qui avait fait de Saint-Jean l'un des coins les plus beaux, les plus propres et les plus salubres de la Guyane.

Le surveillant principal Bergeas a l'apparence tranquille des géants. Cet homme dont les deux mains couvriraient un guéridon et dont les pieds manqueraient d'aise dans les sandales en cuir tressé de Charlemagne, avait fait reculer la brousse, en ce coin de Guyane. Il avait même fait reculer la mort, en asséchant les savanes, tuant ainsi les fièvres. Mais il n'était pas arrivé à ce résultat avec des mesures acceptables par des demoiselles.

Je lui ai dit un jour : « Vous avez la réputation d'une brute. » Il me répondit :

« Regardez mes mains; tâtez mes biceps. Quelle vérité y a-t-il de dire que je suis une brute, moi qui pourrais tuer un bœuf d'un coup de poing? »

Mais cette réputation le suivait, tenace, et les 1.400 relégués n'en voulaient pas démordre. De plus, comme il n'avait pas le droit d'être là (car le commandement des camps, au bagne, doit être l'apanage des commis d'administration de 1<sup>re</sup> classe et non des surveillants militaires, même principaux, comme enfin Bergeas interdisait aux délégués leur « débrouille », c'est-à-dire la vannerie qu'ils fabriquaient en case et qu'ils vendaient à Saint-Laurent ou à Cayenne, la révolte grondait...

Le colonel Prevel ne l'ignorait pas.

Il « débarqua » Bergeas.

Les esprits s'en trouvèrent calmés pour quelques jours, mais la conspiration, dans

l'ombre des cases et même des cellules de la noire et haute prison de Saint-Jean, fourbissait ses armes...

\*  
\*\*

Le nouveau commandant, M. Lucien Limouze, avait fort à faire pour se tenir au courant de l'étiage du mécontentement.

Les conjurés avaient pour chef le relégué Ménager, arrivé en mars, par le dernier convoi; un autre relégué, Nau, était le lieutenant de Ménager. Le 14 juin, tous deux décrétèrent la grève sur le camp. En masse, ils reprirent le travail et repoussèrent les vivres de l'administration. Le lendemain matin, ils étaient plus de deux cents à la visite du médecin-major Orly. Le médecin, au bagne — je l'ai déjà dit —

qui n'écouterait que son devoir professionnel, reconnaîtrait malade tout forçat qui se présente devant lui, car il n'en est pas un qui ne soit sous-alimenté et débilité par les tares héréditaires, par les fièvres, par le climat. Le major Orly ne reconnut pas tous les malades : la « Tentiaire » ne le lui aurait pas pardonné.

C'est alors que les révoltés décidèrent de descendre en groupes sur le camp Saint-Louis afin d'y débaucher les transportés; après quoi, ils devaient s'abattre, comme des fauves, affamés et farouches sur Saint-Laurent.

L'exécution du plan commença mais ne put être menée à terme.

Les premiers jours, ils remportèrent des succès. La grève se généralisa.

Un jour, les relégués entendirent des coups de feu, non loin de Saint-Jean. On a dit, depuis, que ces coups de fusil avaient

été tirés par le docteur Orly, chassant près de là. Les conjurés crurent que les Sénégalais étaient arrivés et qu'ils allaient commencer le massacre. Ils sortirent en masse; tous les chantiers furent abandonnés et les bandes hurlantes commencèrent leur marche sur Saint-Laurent. Certains s'enfuirent dans la brousse et cherchèrent des refuges chez les concessionnaires ou chez les libérés. Les autres, en chantant, suivaient la voie ferrée qui mène à la capitale du bagne.

Ils n'allèrent pas loin! Bien avant le camp des Malgaches, bien avant que les premières maisons de Saint-Laurent fussent visibles, avant Charvein, avant Godebert, ils tombèrent sur les Sénégalais. Ceux-ci avaient reçu l'ordre de ne pas tirer. Mais, à coup de crosse, à coups de baïonnettes, ils firent refluer la vague...

La contre-attaque fut farouche. En

quelques heures, les Sénégalais et les chasseurs d'hommes, repoussèrent les émeutiers sur Saint-Jean. Le 24 juin, dix jours après le décret de la grève, les relégués avaient, presque tous, réintégré Saint-Jean.

Il y eut une trentaine de blessés, des clavicules, des jambes cassées, des côtes enfoncées, mais pas de morts.

\*  
\*\*

Mais depuis, le relégué Giglione (celui qui, au convoi de mars 1930, s'évada de la Rochelle, en sautant dans la mer, du bateau pénitentiaire *Le Cologny*) fut abattu d'un coup de fusil, alors qu'il se trouvait à cheval sur le mur d'enceinte de camp de Saint-Jean; c'était un des meneurs.

Depuis, le relégué collectif Saïd a été tué par le porte-clés Rifel; le relégué collectif Maouia a été mortellement blessé d'un coup de fusil par le surveillant de garde.

Je ne crois pas que le bruit de l'émeute de Saint-Jean ait été entendu en France.

Je ne crois pas que l'on ait, de sitôt, à parler de révoltes au bagne.

GIBIERS DE BAGNE

I

LE SECRET DU BAGNARD

Le 20 janvier 1928 — il y a tout juste cinq ans — une vieille femme qui passait le long d'un terrain vague, à Saint-Denis, vit une tête humaine posée là, derrière la maigre haie, sur un tas de vieux chiffons et de papiers. Je me souviens de ce terrain vague des Bas-Près : des morceaux d'étoffe s'accrochaient aux branches dépouillées de la haie, drapeaux sordides; à des piquets de bois, étaient fichées des pancartes sur lesquelles, sans souci d'or-

thographe ni de calligraphie, une main malhabile avait tracé ces mots à l'encre noire : « Il y a des piaiges à loup ». L'horreur de cette tête morte, aux yeux grands ouverts, la crainte aussi d'être prise dans un de ces pièges arrêtaient la curiosité de la vieille femme sur le chemin qui bordait les Bas-Près et ne tardèrent pas à précipiter sa fuite vers le commissariat.

Ce fut l'enquête, d'abord menée par le commissaire de Saint-Denis, M. Cauquelin, puis l'inspecteur principal Béthuel de la police judiciaire. Près de la tête, furent découverts d'autres restes macabres : deux jambes sectionnées très haut et que gagnaient de longs bas de soie noire; deux jambes dont les pieds étaient encore chaussés de fins souliers; un bras; un peu plus loin, le tronc et l'autre bras furent retrouvés. On identifia rapidement la victime : c'était une fille, récemment sortie

d'une maison close de Roubaix et qui avait repris à Saint-Denis le pauvre commerce de sa beauté encore certaine. Elle s'appelait Gabrielle Le Querrec; elle avait 26 ans; elle vivait avec Robert Hert. Hert, bien qu'il n'eût que 19 ans, se montrait déjà un dur souteneur; il ne ménageait pas les menaces, ni les coups. La police crut donc qu'il était l'assassin; il fut arrêté. Mais, si de lourdes présomptions pesèrent un moment sur lui, aucune preuve ne fut faite qu'il avait, de quelque façon que ce fût, participé à l'assassinat. On ne retint contre lui que l'inculpation de vagabondage spécial. D'autres pistes furent suivies : celles d'un ancien forçat et de sa vieille maîtresse, parce qu'on avait trouvé des traces sanglantes dans l'escalier de la maison où ils habitaient, 11, rue Albert-Walter; celle d'un homme bien connu de la première brigade mobile

et de qui on avait beaucoup parlé, lors d'un autre dépeçage de fille; celle enfin de Bauer.

Puis, une à une, s'effondrèrent les hypothèses de la police; une à une, les pistes furent abandonnées. Les cadavres dépeçés ne portent pas chance à la police; celui-ci non plus que les autres, ne serait vengé par la société. Le silence se fit sur l'affaire du terrain vague de Saint-Denis.

\*  
\*\*

Quatre années ont passé, sans que la police abandonnât jamais l'espoir de mettre la main sur le coupable. Nous l'avons souvent dit : un crime ne se prescrit pas pour les policiers. Ils ont l'air d'être pris tout entier par les affaires d'actualité, mais il peut arriver quelque jour

qu'on voie dans les bureaux du 36, quai des Orfèvres, une extraordinaire animation; des coups de téléphone mystérieux s'échangent; des photos sortent des portefeuilles; on remarque, stupéfait, les allées et venues d'hommes étranges que rien n'apparente à la police. Si! quelque chose : l'indication...

A ces heures-là, l'indication donne à plein : une affaire vient de rebondir. Parfois, cela cesse de nouveau, très vite, sans même que la presse en ait su quelque chose; d'autres fois, c'est à l'arrestation d'un homme dont le crime remonte à des mois, à des années, qu'aboutit tout ce remue-ménage insolite.

L'affaire de la pauvre Gaby ne fut jamais classée. Mais la police était loin d'espérer qu'une lumière lui viendrait, un jour, de Bauer, un de ces ennemis les plus rageurs et les plus dangereux.

C'est pourtant de sa geôle, de la Conciergerie, que Bauer, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le double meurtre des frères Chapuis, vient de clamer :

— J'ai des révélations sensationnelles à faire sur l'affaire Gaby Le Querrec, dont je connais les assassins, et sur beaucoup d'autres. Je ne suis pas encore au bagne, il s'en faut.

\*  
\*\*

Bauer n'a que 37 ans. Depuis vingt ans, il est en rébellion armée contre la société, c'est un ennemi des lois, un ennemi féroce. Les plaies, sur son corps, attestent éloquemment que cet homme farouche a passé toutes ses années d'adulte à se battre. Il n'a pas souvent l'outil à la main, mais presque toujours le revolver ou le

couteau. Le couteau surtout. C'est son arme préférée. Par là, se note tout de suite le côté anachronique du personnage. Il n'est semblable, par aucun point, aux gangsters d'à présent ni aux simples hors-la-loi — au demeurant parfois dangereux — qui peuplent les nuits et les bars de Montmartre : pourvoyeurs de chair et de drogues, actionnaires de lupanars ou de cercles clandestins, commanditaires de « boîtes » ou ayant, pour corser utilement les revenus de femmes en maisons ou sur le trottoir, des intérêts chez les bookmakers. Ceux-ci sont des hommes d'affaires, d'affaires spéciales, soit, mais dans lesquelles il est facile de ne pas « se mouiller ».

Hors-la-loi que Bringuier a fait vivre magnifiquement d'une vie intense et vraie, de leur vie de chaque jour, avec ses mille combinaisons habiles et parfois si ténues



et tellement enchevêtrées que la police n'y voit que du feu; qu'en tout cas, la justice n'y peut rien; combinaisons mathématiques découlant toutes de ces trois axiomes des hors-la-loi : 1° il existe deux sortes de « gonces » : nous et les « cavés »; 2° l'argent et l'influence des « cavés » sont toujours bons à prendre; 3° soyons réguliers entre hors-la-loi, mais que cesse la « régularité » dès qu'un « cavé » entre dans le jeu. Axiome? Plus même : morale et dogme.

Bauer n'est pas un imbécile; il était de taille à comprendre ces choses, à en faire sa Loi. Et comme il est grand, mince, athlétique, bien musclé, il eût pu, comme un autre, porter de beaux complets et faire de bonnes affaires sans se « mouiller ». Il lui aurait suffi de faire raser ses moustaches, de se faire habiller sur mesure chez un tailleur et de remplacer son Laguiole

à cran d'arrêt par un coquet browning.

Mais Bauer est d'un autre tempérament. Il lui faut la bataille et à « la loyale ». Il n'aurait pas eu la patience de guetter durant des heures, à la porte d'un établissement de nuit, la sortie d'un rival, ni la lâcheté de sortir un jouet gros comme deux doigts, un jouet qui porte la mort à vingt pas, sans aucun risque pour qui s'en sert. C'est à coups de « lame » qu'il s'est toujours battu, sauvagement, dangereusement.

C'est à coups de « lame » qu'il s'est battu pendant deux années de guerre, dans les chasseurs à pied où il servait; c'est à coups de « lame », étant permissionnaire, qu'il frappa deux civils, à Paris, sans provocation, simplement pour laisser croire qu'il était fou, ce à quoi il réussit d'ailleurs. C'est à coups de « lame » que le 8 mai 1919 il tue Larvaur, dit l'Arsouille,

et qu'il blesse Bourdon, dit La Guenon. C'est à coups de « lame » qu'il blesse Émile Bocquet et sans doute beaucoup d'autres qui n'en ont rien dit à la police, car entre « hommes » on règle soi-même ses affaires.

Vingt années de sa vie n'ont été qu'une suite de combats. Il donne des coups et en reçoit : Il n'est pas vingt centimètres de son corps qui ne portent la marque d'une cicatrice : balle de revolver ou coup de couteau. Aussi, lorsque l'éminent praticien, le docteur Paul, disait aux jurés : « Il est possible que Bauer se soit fait lui-même la blessure qu'il porte au front pour laisser croire que le coup lui venait des Chapuis », je vis l'assassin hausser les épaules. Il pensait sans doute à répondre : « Je n'avais pas besoin de me blesser ; j'ai sur le corps plus de deux cents autres cicatrices ».

Voici quelques siècles, Bauer eût été tout autre chose que ce qu'il est. Peut-être eût-il été quelque reître, violeur de filles, et la dague toujours au poing. Dans les bandes de Wallenstein, il eût été de ceux qui assassinèrent celui qui tint en respect, longtemps, le grand Gustave-Adolphe. En 1930, c'est une bête féroce. Lui-même comprenait que Paris était trop lumineux pour lui, trop policé. Il s'était réfugié dans Saint-Denis où le guet est bien moins outillé, où les becs électriques sont moins ardents et où il reste des « souteneurs » dangereux, plus révoltés que paresseux, avec qui se peuvent échanger de rudes coups. En vingt années, qui ne sont qu'une suite de forfaits, Bauer a commis un seul vol qualifié et une agression, pendant la guerre, contre deux civils inoffensifs. Toutes ces autres « affaires » sont des règlements de comptes. C'est en somme un

preux qui ne se bat qu'avec ses frères. Oui! Mais c'est un preux dangereux pour la société et qui rappelle assez exactement le cordonnier Liabeuf, le farouche anarchiste de la rue Aubry-le-Boucher.

\*  
\*\*

Anarchiste, avec tout ce que ce mot comporte de lectures mal digérées, d'instincts déviés, avec aussi litière aisément faite de préjugés et d'enseignements gênants pour les paresseux, pour les impuissants, pour les pervers, Bauer l'est, mais il est surtout un prédestiné.

Cet homme était voué au bagne. J'ai tenu quelques-unes de ses lettres entre mes doigts. J'y ai reconnu le style revendicateur de dizaines, de centaines de lettres de bagnards que je lisais voici quelques

semaines sur la terre rouge de Guyane. Bauer ne dit jamais : l'Avocat général : il dit « l'Homme Rouge » ou « le Vautour ». J'y ai reconnu — mais avec une si parfaite similitude que cela me fit sursauter — l'écriture d'Isidore Hespel, dit le Chacal, qui fut, pendant dix ans, bourreau du bagne avant d'être guillotiné à son tour pour assassinat d'un porte-clés.

Bauer, au bagne, revendiquera sans cesse. Dans la case, il ne tardera pas à être un fort-à-bras, mais il tombera, là-bas, sur des « bat'd'af » bien trempés, avec qui la lutte sera dure. Il a trente-sept ans. Le soleil de la Guyane et le régime du bagne viendront vite à bout de son extraordinaire combattivité et il est bien possible qu'il ne puisse « faire la loi » dans la case. Redoute-t-il cette éventualité et cherche-t-il — bien plutôt qu'une vengeance — à retarder l'heure où il devra

s'embarquer, à Saint-Martin-de-Ré, sur le *La Martinière*? Les révélations qu'il prépare dans sa cellule, et qu'il doit prochainement livrer au procureur général, lui laisseraient des mois, des années peut-être de répit. Il n'est pas douteux que Bauer, depuis vingt ans, a vécu tant de scènes tragiques qu'il faudrait du temps à la justice pour tout contrôler, pour tout confronter. De plus, il aurait ainsi la satisfaction vaniteuse de jouer un bon tour à ses ennemis, les inspecteurs de police, de qui il dit à son jeune et remarquable avocat, M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe : « Les policiers, ils trouvent ce qu'on leur apporte... »

## II

## LE DESTIN DU FAUVE

Le Président de la République Française, M. Albert Lebrun, écouta, durant trois quarts d'heure, la plus belle plaidoirie qu'un jeune avocat ait jamais prononcée. Sur son bureau, trois dossiers s'étaient, trois noms flambaient : Barranger, Lanio et Bebrat, l'Algérien. Enfin, pâle d'émotion, épuisé par l'effort suprême qu'il venait de fournir pour sauver la tête de Lanio, M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe se tut. Le Président de la République se leva :

« Pauvre humanité », dit-il. Il fit le tour de son bureau, vint à M<sup>e</sup> de Lamothe qui, resté debout, était encore tout frémissant de passion et le remercia des renseignements qu'il venait de lui donner.

M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe quitta le cabinet présidentiel, le cœur lourd de désespoir. La commission des grâces avait donné un avis favorable; pas un mot, pas un geste du Président de la République ne l'autorisait à penser que Lanio, tueur d'un agent, serait gracié par le premier magistrat de la République.

Il s'accusait maintenant d'avoir insuffisamment montré de flamme, d'avoir pauvrement fait vivre, devant M. Albert Lebrun, l'existence lamentable de Lanio, enfant du malheur, enfant de Caïn, élevé par l'Assistance Publique, pensionnaire de la colonie pénitentiaire de Mettray à l'âge de 15 ans, envoyé à Biribi à 21 ans,

de Lanio Joseph, né le 3 mars 1904, à Lorient, de père inconnu.

Pourtant, Lanio fut gracié. Personne n'y croyait, lui moins que tout autre, lui dont j'ai sous les yeux une dizaine de poésies dont le thème, pour tous, est la guillotine.

Oui! je l'attends tous les jours  
La « veuve » du triste vautour.  
Quand vous ferez tomber ma tête  
Pour moi aussi ce sera fête,  
Car puisque je ne suis qu'un gueux  
Ce jour-là je serai heureux.

J'offre ma tête de mon cœur  
Je suis un enfant du malheur,  
J'ai beaucoup connu la souffrance,  
Celle-là me réjouit d'avance,  
C'est la fin de mon martyr  
Aussi je ne peux frémir...

A la Santé, le 7 août 1932.

Et, le 26 août, il écrivait :

C'est à cheval sur Arago  
Qu'elle dressera, cette « veuve »

Bien gardée par les sergots.  
 Son unique dent, toute neuve.  
 Elle dressera sur les têtes  
 De milliers de gens anxieux...  
 Pour ces passionnés, c'est la fête  
 De voir tuer un malheureux...  
 Aujourd'hui treize, jour de malheur  
 Cette nuit, il y aura des pleurs.

La guillotine, il en rêve la nuit même où Gorguloff va être exécuté. La veille au soir, il dit sentencieusement au surveillant de service dans sa cellule :

Aujourd'hui treize, jour de malheur;  
 Cette nuit, il y aura des pleurs.

Et, à quatre heures du matin, il s'éveille en sursaut :

— Dans mon rêve, a-t-il écrit ensuite, j'avais vu le meurtrier de notre Président regretté, M. Doumer. J'avais vu Gorguloff que l'on venait d'extraire de sa cellule pour l'entraîner à l'échafaud. C'est donc au

moment que je le regardais passer devant le guichet de ma cellule que je me suis éveillé. A ce moment, j'ai sauté à bas de mon lit et suis parti au guichet et ai demandé au gardien : « Est-il parti, Gorguloff? » Il m'a répondu : « Non! » et comme je lui disais qu'il m'avait semblé l'avoir vu passer, il m'a répondu que j'avais rêvé. Je ne l'ai donc cru que quand il m'a dit qu'il était quatre heures. Je me suis recouché mais je n'ai pu me rendormir. Une heure environ s'était écoulée, lorsque le gardien de service a, tout à coup, fermé le guichet de ma cellule. Je me suis levé immédiatement pour aller à la porte. A peine y étais-je que j'entendis une multitude de pas résonner dans le couloir, puis l'ouverture de la cellule de Gorguloff, puis des bruits de voix et, environ dix minutes après, j'entendis qu'on la refermait : il partait pour le greffe...

Lanio ne croyait pas à sa grâce. Lorsqu'on vint la lui annoncer, il resta hébété une seconde; il gardait la tête rentrée dans les épaules — son attitude ordinaire — son attitude d'enfant trop battu dans son jeune âge, ou de fauve nécessairement sur la défensive, puisque les crocs et les griffes sont arrachés. Il dit enfin :

— Non! ça n'est pas possible; je ne peux pas y croire.

\* \* \*

La chose était possible, cependant; je peux même dire qu'elle était fatale. Lanio était marqué pour le bagne, non pour la guillotine.

L'éclair de l'acier du couperet, les lueurs des sabres des gardes-républicains, la tendresse dernière d'un vieux prêtre qui psalmodie une ultime prière à Dieu, le

frémissement d'une foule tendue en un malsain désir de voir, tout cela eût dépassé la mesure de Joseph Lanio, *né enfant du malheur le 3 mars 1904*, à Lorient, de père inconnu.

Ce qu'il fallait à cet assassin de 27 ans, dont les ressorts sont déjà brisés depuis longtemps, c'était l'ignominie du bagne.

Père inconnu, élevé jusqu'à 5 ans par une grand'mère; à la mort de celle-ci, l'Assistance Publique; à 15 ans, la colonie pénitentiaire de Mettray. C'est alors l'éclosion de tous les vices, l'épanouissement de toutes les tares héréditaires et la boue de toutes les misères subies durant l'enfance qui remontent à la surface de l'âme, avant de tout noyer de tout ce qui pourrait subsister de bon ou de sain; puis, c'est Biribi, puis c'est le bagne...

C'est l'histoire lamentable et qu'on ne peut pardonner, à moins de consentir du

même coup à la chute de toute organisation sociale, de quatre mille criminels, malfaiteurs dont l'âme et le cœur sont déviés et qui ne parlent plus la même langue que nous, qui n'ont plus les mêmes nerfs, les mêmes réflexes, c'est l'histoire de quatre mille fauves que j'appelle encore des hommes mais qui ne me ressemblent presque plus...

Lanio, l'égorgeur de l'agent Verjus, va les retrouver là-bas à Cayenne, à Kourou, à Saint-Laurent-du-Maroni, sur les camps de Pariacabo, de Gourdonville, de Godebert, de Charvein, les quatre mille hommes qui lui ressemblent comme des frères. On pourrait perdre un livret matricule de forçat, on pourrait perdre un dossier complet de bagnard et les reconstituer en prenant pour modèle l'un quelconque des quatre mille dossiers sur les six mille que détiennent les archives du

2<sup>e</sup> bureau, à Saint-Laurent-du-Maroni.

Lanio va retrouver, là-bas, celui qui fut battu comme lui par un fermier chez qui l'Assistance Publique l'avait placé; celui que les gamins du hameau lapidèrent comme lui; celui que les gars du village n'autorisaient pas plus que lui à danser avec les filles; celui qui fit, à ses côtés, des émouchettes à Eysses, ou des chaussures dans un autre atelier pénitentiaire; celui qui cassa des cailloux auprès de lui, sur les routes blanches d'Afrique, ou avec qui il fit colonne...

Il va retrouver tous ceux qui ont, comme lui, oublié déjà leur crime dont ils ne parlent que par un euphémisme qui semble les mettre hors de cause « ...le jour de ma malheureuse affaire; ...quand le malheur arriva »; il a déjà oublié sa victime sur laquelle, pas une fois, il ne s'apitoya, durant sa réclusion à la Santé. Comme



beaucoup d'autres forçats, il sera pédéraste — les colonies pénitentiaires et Biribi l'y ont certainement préparé —; il boira du tafia; la fièvre le jettera, grelottant et sans défense, sur son hamac ou sur son bat-flanc. Ce sera un revendicateur; il accablera de réclamations l'administration pénitentiaire; il écrira des lettres et des poésies, en quantité. Il dessinera. Il enverra dessins et lettres à sa femme, à ses deux enfants, en France. Il tentera peut-être de s'évader, s'il n'est pas interné aux îles du Salut. Déjà, dans sa cellule, à la Santé, il dessinait et confectionnait des bateaux; il pensait déjà à la « belle », bien qu'il ne crût pas à sa grâce. Puis, les mois, les années peut-être passeront... Et, de chute en chute, de verre de tafia en verre de tafia, Lanio deviendra le forçat complet : sans une seule réaction de force ou d'énergie, brûlé par l'alcool,

par le soleil, par les fièvres et par les vices, fauve aux muscles rompus, aux dents brisées, aux griffes rognées, animal courbant l'échine, sous la fêrule sans rigueur, mais non sans hypocrisie, de la « Tertiaire ».

C'est alors que l'enfant du malheur aura bouclé le cycle de la lamentable existence. C'est alors seulement que l'agent Verjus sera terriblement vengé...

FIN



# COLLECTION SUCCÈS

Volumes déjà parus :

1. — *Maurice Bedel* : JÉRÔME 60° LATITUDE NORD (Prix Goncourt 1927).
2. — *J. Kessel* (Lauréat du Grand Prix du Roman 1927) : BELLE DE JOUR.
3. — *Anita Loos* : LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES.
4. — *Thomas Raucat* : L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE.
5. — *Joseph Conrad* : TYPHON TRADUIT PAR ANDRÉ GIDE
6. — *André Maurois* : BERNARD QUESNAY.
7. — *J. de Lacretelle* : SILBERMANN (Prix Femina 1922).
8. — *Martin Maurice* : NUIT ET JOUR.
9. — *André Gide* : LA SYMPHONIE PASTORALE SUIVIE D'ISABELLE.
10. — *J. Kessel* (Lauréat du Grand Prix du Roman 1927) : L'ÉQUIPAGE.
11. — *Marius Larique* : LES HOMMES PUNIS.
12. — *Raymond Geiger* : HISTOIRES JUIVES.
13. — *Paul Morand* : OUVERT LA NUIT.
14. — *Jack London* : L'AMOUR DE LA VIE.
15. — *Arnold Bennett* : LE SPECTRE.
16. — *Pierre Mac Orlan* : LA CAVALIÈRE ELSA (Prix de la Renaissance 1922).
17. — *Marcel Aymé* : ALLER RETOUR.
18. — *Jean Camp* : VII. NOUVEAU.
19. — *Henri Deberly* (Lauréat du Prix Goncourt 1926) : L'IMPUDENTE.
20. — *Anita Loos* : MAIS ILS ÉPOUSENT LES BRUNES.
21. — *Joseph Conrad* : LE NÈGRE DU « NARCISSE ».
22. — *Pierre Hambourg* : ESCALE.
23. — *J. Kessel* : LA STEPPE ROUGE.
24. — *Jacques de Lacretelle* : L'ÂME CACHÉE.
25. — *Martin Maurice* : AMOUR, TERRE INCONNUE.
26. — *Paul Morand* : FERMÉ LA NUIT.
27. — *Pierre Mac Orlan* : LA BANDERA.
28. — *Maurice Bedel* : MOLINOFF.
29. — *Joë Lederer* : LA MUSIQUE DE LA NUIT TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. V.
30. — *Marcel Aymé* : LA TABLE AUX CREVÉS.
31. — *Pierre Bost* : FAUX NUMÉROS.
32. — *Marie-Anne Comnène* : ROSE COLONNA.
33. — *L. Codel* : LA FORTUNE DE BÉCOT.
34. — *Jean Prévost* : LES FRÈRES BOUQUINQUANT.
35. — *Jacques-Charles* : LE JOURNAL D'UNE FIGURANTE AU MUSIC-HALL (inédit).
36. — *J. Kessel* : LES CAPTIFS (Grand Prix du Roman 1927).
37. — *Guy Mazeline* : PIÈCE DU DÉMON (Prix Goncourt 1932).
38. — *Henri Drouin* : LA VÉNUS DES CARREFOURS.
39. — *Maurice Bedel* (Prix Goncourt 1927) : PHILIPPINE.
40. — *Jean-Richard Bloch* : SUR UN CARGO.
41. — *Jacques de Lacretelle* : AMOUR NUPCIAL (Grand Prix du Roman 1930).
42. — *Marius Larique* : DANS LA BROUSSE AVEC LES ÉVADÉS DU BAGNE (inédit).

LIBRAIRIE GALLIMARD

5, RUE SÉBASTIEN - BOTTIN - PARIS - 7